



HAL
open science

Roche-Maurice : l'oubli, la mémoire et l'ordinaire

Olivier Robin

► **To cite this version:**

Olivier Robin. Roche-Maurice : l'oubli, la mémoire et l'ordinaire. Architecture, aménagement de l'espace. 2015. dumas-01387082

HAL Id: dumas-01387082

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01387082>

Submitted on 24 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Il existe à Nantes un quartier méconnu vivant à l'ombre du pont de Cheviré, en plein cœur d'une zone d'activité industrielle et portuaire. C'est un ancien village d'ouvriers en bord de Loire dont l'heure de gloire semble désormais révolue, un Trentemoult déshérité.

Le quartier de Roche-Maurice a été oublié. Oublié lors des aménagements qui ont eu lieu sur ce secteur et oublié dans les valeurs qu'il incarnait. Cet oubli a été le moteur de nombreuses mutations urbaines et sociales sur ce territoire faisant aujourd'hui de Roche-Maurice un quartier complexe où s'opposent l'oubli et la mémoire, la vie ordinaire et les grands projets de ville.

Ce mémoire est une invitation à la découverte de ce quartier riche et multiple par une expérience de terrain où se croisent les regards de tous les acteurs de ce territoire et offre une réflexion sur la fabrique de la ville. Mêlant récits de vie et récits de ville, il cherche à comprendre ce que fut Roche-Maurice hier, ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera peut-être demain.

Olivier Robin. Mémoire de master

ROCHE-MAURICE: L'OUBLI, LA MÉMOIRE ET L'ORDINAIRE

Olivier Robin

ROCHE-MAURICE

L'OUBLI, LA MÉMOIRE ET L'ORDINAIRE

Mémoire de master. Séminaire « Mémoire des villes, récits de villes ». Sous la direction d'Amélie Nicolas. ensa nantes. 2014.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
AL DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Olivier Robin

ROCHE-MAURICE

L'OUBLI, LA MÉMOIRE ET L'ORDINAIRE

Mémoire de master. Séminaire «Mémoire des villes, récits de villes». Sous la direction d'Amélie Nicolas. ensa nantes. 2014.

REMERCIEMENTS

A Amélie Nicolas pour son travail d'encadrement remarquable, sa patience et sa pertinence qui m'ont guidé tout au long de ce travail,

Aux habitants de Roche-Maurice qui m'ont ouvert leurs portes et m'ont fait découvrir le quartier avec leurs yeux,

A Claude Seize du Conseil Général, pour son engagement et pour son franc parler,

A Abbassia Hackem, adjointe à la mairie de Chantenay qui a accepté de me recevoir entre deux réunions ,

Au Grand Port Maritime qui a accepté à plusieurs reprises de faire un point avec moi sur la situation du port,

Aux services de la ville de Nantes et de Nantes Métropole qui ont accepté de m'informer sur les réflexions et leurs incertitudes en cours sur le secteur de Roche-Maurice,

A toutes les personnes que j'ai pu intercepter sur leur route lors de mes nombreux passages sur le quartier de Roche-Maurice.

Et à tous ceux qui m'ont apporté leur soutien,

Un grand merci.

AVANT-PROPOS

Ce mémoire a été une véritable aventure et sa restitution marque la fin d'une longue période d'interrogations, de doutes et de rebondissements.

Au moment du choix du séminaire je souhaitais me lancer un défi. Je voulais m'attaquer à une facette des études d'architecte à laquelle je ne m'étais encore jamais confronté: la sociologie. Un an plus tard, il est temps de faire le point sur cette expérience.

Au tout début de mes recherches je voulais étudier la question de la nostalgie des villes et de l'image, souvent embellie, parfois instrumentalisée, que l'on se fait de leurs passés. La notion de la mémoire est alors vite apparue comme l'élément clé de mes réflexions et à partir de là la question de sa transmission et de son utilisation dans la construction urbaine d'une ville. Je me suis alors plongé dans les livres pour approfondir le sujet. Ils m'ont m'apporté des thèmes de réflexions qu'il me tardait de confronter à la réalité.

Il me fallut donc un terrain. En quête d'un quartier en mutation, et voulant travailler sur la ville de Nantes, je me suis tout d'abord intéressé au quartier de Trentemoult puis, voyant que ce sujet m'éloignait de mes aspirations premières, j'entendis parler pour la première fois de Roche-Maurice.

J'appris à découvrir ce quartier où trois échelles s'imbriquent : celle du bassin ouvrier de Nantes, celle de la zone industrielle-portuaire et enfin celle du quartier proprement dit. Cette

imbrication m'a amené à aller à la rencontre d'un large panel d'acteurs locaux pour comprendre la vision que chacun portait sur ce territoire. Cette expérience de terrain a été une véritable révélation quant à la pratique de l'architecture et de l'urbanisme. J'ai eu la chance de pouvoir rencontrer une douzaine d'interlocuteurs : des habitants, des habitués, des salariés, des responsables économiques et politiques qui ont tous acceptés, à ma plus grande surprise, de répondre à mes questions. J'ai été profondément marqué par l'intérêt manifeste qu'ils ont porté à mon enquête et à ses analyses et par la franchise des réponses qu'ils ont su me donner en retour. Ce temps long sur le territoire de Roche-Maurice m'a permis de rapprocher des visions a priori antagonistes.

Enfin, elle m'a également ouvert les yeux sur l'extrême modestie que se doit avoir l'action d'un architecte ou d'un urbaniste intervenant sur un territoire qu'il ne connaît pas et qu'il lui serait impossible d'appréhender correctement dans son entière complexité. Ce mémoire a véritablement changé ma perception de la fabrique urbaine et influencera incontestablement mon approche dans mes futurs projets.

Les personnes que j'ai pu rencontrer m'ont accordé leur confiance ; ma posture en dehors des institutions à libérer la parole. La richesse de ces échanges et l'attente qu'ils ont eue de mon travail m'ont parfois fait perdre pied voire paralysé. J'avais peur de ne pas être fidèle à leurs propos et de ne pas réussir à dresser un portrait clair et pertinent de ce quartier. Aussi, c'est grâce à un travail de va et vient avec mes interlocuteurs que ce document a pu prendre corps, incarnant par sa forme le travail d'enquête et de dialogue mis en place pour sa rédaction.

Si ce mémoire n'entend pas être exhaustif ni avoir la prétention d'avoir épuisé le sujet, j'espère néanmoins qu'il saura être à la hauteur de ce quartier.

Bonne lecture.

SOMMAIRE

LES RÉCITS DE VIE

La native
La militante
Le pêcheur renégat
L'amoureux
L'architecte
Olga

LES RÉCITS DE VILLE

Le technicien
Claude Seize, la conseillère générale
Abbassia Hackem, la maire adjointe
Le facilitateur
L'aménageur

Avant propos	5
Introduction	9
ROCHE MAURICE IN SITU	13
Portrait d'un quartier de bord de Loire	15
La native	30
HIER	43
Une territoire modelé par l'oubli	45
Le renégat	65
AUJOURD'HUI	73
La mutation ordinaire d'un quartier oublié	75
L'amoureux	78
La militante	94
DEMAIN	103
Au bord d'un nouveau basculement	105
Le facilitateur	109
CONCLUSION	124
Olga	126
Bibliographie	132

INTRODUCTION

A la descente du tramway à la station Gare Maritime, il y a toujours un groupe de personnes marchant d'un pas un peu hésitant au milieu de la foule résolue. Ils tournent un peu, doutent parfois mais finissent par apercevoir le petit édifice de verre et d'acier objet de leur convoitise : la station Navibus.

Prochaine étape : Trentemoult.

C'est un groupe relativement homogène. Il y a quelques habitants de l'autre rive mais le plus gros du groupe est composé de touristes ou de promeneurs désireux de découvrir ce quartier atypique figurant sur leurs guides touristiques. Ils embarqueront sur un bateau, comme pour partir à la découverte d'une île préservée des évolutions de la métropole nantaise. Une fois à quai, ils tomberont sur une grande plaque explicative leur relatant l'histoire attachante d'un petit village de pêcheurs, en guise de préambule à leur découverte du quartier. Alors commence à se constituer tout un imaginaire autour du quartier, nourri par les façades colorées qui jalonnent les rues et où figurent encore par endroits des publicités d'un autre temps. Les ruelles tortueuses invitent à se perdre, à lâcher prise. La végétation abondante vous fait oublier où vous êtes et les placettes deviennent de véritables oasis urbaines. Le quartier incarne un idéal de vie, où les habitants paraissent vivre dans un espace communautaire où chacun semble s'être approprié l'espace public. Pour le visiteur, le quartier renvoie à l'ordinaire de la vie d'ailleurs, où

les maisons ne sont pas fleuries, où les jouets et le mobilier de jardin ne sont pas disséminés sur l'espace public. La vie ici semble plus agréable, plus sereine- l'absence de voiture sans doute. Aussi, lorsque l'on pousse un peu trop l'exploration du quartier et que les visiteurs découvrent un grand parking desservi par une rue passante, beaucoup préfèrent rebrousser chemin pour replonger dans le labyrinthe des venelles pittoresques de Trentemoult dont ils se font les prisonniers volontaires.

Pourtant si l'on persévère dans cette direction, si l'on accepte de sortir du cadre onirique du quartier, on se rend compte alors que Trentemoult n'est pas l'île qu'elle paraît être. On traverse d'autres rues, où la voiture se fait de plus en plus présente autour de maisons de moins en moins charmantes, dans un cadre qui ne fait plus vraiment rêver. Plus loin encore apparaissent quelques petits immeubles collectifs puis enfin une barrière végétale qui tente tant bien que mal de cacher la voie expresse et les immenses parkings de la zone commerciale qu'elle dessert. Trentemoult est aujourd'hui un espace pleinement accessible et parfaitement intégré à son environnement urbain. Pour s'y rendre on aurait pu faire le choix de la voiture plutôt que celui du bateau, seulement la perception du quartier n'aurait pas été la même et l'imaginaire qu'il suscite, pas aussi vif.

Trentemoult est devenu un espace consommable, un objet touristique. Il est l'aboutissement d'un processus de mutation urbaine qui l'a fait basculer de village ouvriers à quartier totalement gentrifié. La nouvelle population s'est appropriée les lieux en en remanier l'histoire au détriment de la population originelle qui, lésée, déserte peu à peu les lieux. Le déménagement de l'association des anciens de Trentemoult sur Rezé est le signe qu'il y a eu dans ce quartier une rupture entre son passé et son présent, entre sa mémoire et l'image qu'il s'en est fait. La mémoire véritable du quartier est loin d'être celle des façades colorées des maisons et des restaurants hauts de gamme qui bordent aujourd'hui les quais et dans lesquels nos explorateurs d'un jour resteront peut-être pour prolonger leurs visites. Ce quartier procure une sensation trompeuse de vivre une expérience unique et authentique en nous berçant

dans l'illusion d'un village préservé, immuable et coupé du monde. La vérité est toute autre et elle interroge la légitimité de ce processus où il serait possible d'y voir une récupération mercatique d'un territoire. Le basculement de ce quartier lui a-t-il été bénéfique ? Aurait-il pu être réalisé d'une autre manière ou bien était-ce une évolution inéluctable ? N'aurait-il pas mieux valu pour les habitants de Trentemoult de se préserver d'une telle mutation et respecter ce vieil adage disant « Pour vivre heureux vivons cachés » ?

Il existe à Nantes un quartier qui est actuellement en train de se poser ces mêmes questions. C'est un ancien village de pêcheurs comme Trentemoult mais son nom est bien moins connu et son évocation ne suscite presque jamais de réaction. Pour autant, cela ne l'a pas empêché de se retrouver aujourd'hui au seuil d'un basculement qui pourrait peut-être lui faire endurer le même sort que son cousin de la rive d'en face. C'est pourquoi je ne vais pas suivre ce groupe de personnes qui marchent d'un air enjoué vers la station Navibus mais plutôt me diriger vers cette autre destination où tout semble en suspens dans l'attente de la résolution finale. Elle a également comme point de départ la station gare maritime mais je ne traverserai pas la Loire ; j'attends sous un abribus.

Les gens ici sont différents de ceux qui prennent le bateau. Ce sont des travailleurs précaires, quelques écoliers ; des Roms aussi. Tous comme moi attendent le bus 81 qui nous emmènera en direction de Saint-Herblain et du quartier de Bellevue. Il n'y a rien d'exotique dans cette destination. Sur son chemin le bus traversera des zones industrielles désaffectées, de l'habitat plus ou moins salubre, des entrepôts, quelques pavillons des années quatre-vingt-dix et des zones artisanales. Les rares passagers s'égraineront le long de cette traversée sinistre. Le voyage n'a rien d'excitant. Les visages mornes des passagers se reflètent sur les vitres du bus derrière lesquelles défile un paysage que personne ne regarde. C'est un Nantes bien moins idyllique que celui de Trentemoult qui s'y dessine ; il n'y a plus de fleuve mais de larges artères goudronnées dont les méandres semblent recouvrir toute la surface du sol.

A l'approche de l'arrêt Usines où je descends, je suis le dernier passager du bus. Dix minutes à peine me séparent du

centre de Nantes, et pourtant les paysages traversés donnent une impression d'éloignement bien plus grand.

Il faut rester vigilant car l'arrêt de bus est presque imperceptible ; c'est un simple piquet délavé, planté le long d'un mur qui semble au milieu de nulle part. Aussi surprenant que celui puisse paraître, c'est bien ici qu'il faut descendre.

Les portes s'ouvrent.

Bienvenue à Roche-Maurice.



IN SITU

PORTRAIT D'UN QUARTIER DE BORD DE LOIRE

Me voilà donc au pied d'un piquet délavé faisant office d'arrêt de bus. A contempler cet objet tout aussi solitaire que moi dans ce paysage, planté, là, sur le bitume craquelé d'une route sans trottoir, je tente de faire le point sur ce que je sais, ou du moins croyais savoir, au sujet de ce quartier. Avant ma venue ici j'avais effectué de nombreuses recherches sur le quartier, une sorte de repérage virtuel, pour tenter de m'y sentir un tant soit peu familier une fois sur place. J'y ai appris toute sorte de choses : une certaine histoire du quartier, son cadastre et quelques images satellites pour donner corps aux cartographies. Il me semblait important d'avoir quelques repères pour pouvoir reconnaître les lieux une fois sur place et commencer ainsi à relier les informations intangibles de la littérature à celles récupérées sur le terrain. Le peu de matière consacrée à Roche-Maurice m'a à vrai dire plus apporté de questions que de réponses mais ces recherches ont constitué une brève introduction indispensable à ce quartier inconnu que je suis sur le point de découvrir.

Toutes les données que j'ai pu collecter et assembler sur Roche-Maurice m'ont permis de dresser une image virtuelle, somme tout subjective, de ce quartier. Grâce aux différents outils informatiques il est facile de se faire une idée d'un lieu sans avoir eu le besoin de s'y rendre. Je suis déjà venu ici, sans y être. Je suis passé par ce même endroit sur lequel je me trouve actuellement. Un endroit identique et à la fois différent. Il y a des choses invariantes dans les deux cas : le tracé de la route et la localisation de l'arrêt de bus par exemple. Il y

a aussi des choses qui ont évolué : la végétation qui y a poussé ou bien mourut, ou encore ce restaurant à côté de l'arrêt de bus qui était dans mon souvenir un troquet passé d'âge et qui a aujourd'hui opéré sa mue pour devenir un restaurant routier flambant neuf.

Mais il y a des choses auxquelles je ne m'attendais pas. Quand bien même j'aurais su dessiner de mémoire le plan du quartier avant de m'y rendre, rien qu'en ayant posé le pied sur le quartier je me suis rendu compte que je n'en savais rien. Ce n'est pas tant le décalage entre ce que j'avais vu et ce que je vois que l'ambiance même du lieu qui m'avait échappé la première fois et qui s'impose à moi maintenant.

Il y a à Roche-Maurice des odeurs et des bruits qui n'existent pas ailleurs. La visite sollicite les sens. Je suis venu à Roche-Maurice avec beaucoup d'a priori mais je me rends compte que je ne sais pas grand-chose et que j'ai tout à découvrir. En cela, aller sur le terrain, m'apparaît être une composante nécessaire pour prendre la mesure d'un territoire tant l'immersion modifie la perception que l'on a de celui-ci et je regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt.

L'odeur flottant dans l'air tient de l'égout et de la putréfaction. Très présente, il est difficile d'en connaître l'origine tant elle recouvre le quartier. Le son est également très particulier : c'est un bourdonnement constant de circulation auquel vient mêler, par intermittence, le vacarme strident du métal que l'on manipule. Visuellement enfin, même si j'avais à l'esprit une certaine image du quartier, le paysage de Roche-Maurice m'a fait l'effet d'un violent uppercut. Toujours posté du même point d'observation que depuis mon arrivée, je peux contempler un décor qui n'a rien d'habituel, rien de commun : rien d'urbain. Pour le moment je ne perçois aucune habitation, seulement la voirie qui se déploie dans toutes les directions. Non loin de l'arrêt de bus, l'échangeur de la Janvaie, rond-point titanesque et tentaculaire, rayonne près des piles du pont de Chevire qu'il permet de rejoindre. Lové au creux d'une cuvette, ceinturé d'un haut talus sur lequel je me trouve, il est une saignée dans ce paysage plat duquel ne ressort que le pont.



LE PONT

Après pas moins de quatre ans de travaux, je fus inauguré le 27 avril 1991 en la présence de Michel Rocard, alors premier ministre.

Il faut avouer que j'étais un petit exploit technique pour l'époque: 1563m de long! 252m de portée principale! 52m de haut! Ajoutez à cela mon rôle crucial de chaînon dans l'Arc Atlantique, cette route permettant aux véhicules de traverser l'Europe du nord au sud le long de la frange océanique, et l'on comprend mieux l'effervescence qu'il y eut autour de moi pendant la construction.

Vous avez vu ces images d'ailleurs? Ça en jette, vraiment impressionnantes. Je voudrais d'ailleurs remercier Philippe Fraleu, mon concepteur, sans qui tout cela ne n'aurait pas été possible. Ma silhouette géométrique s'élève dans le ciel pour permettre le passage des navires, prenant appui sur le sol parfaitement plat des anciennes îles de la Loire d'où je tire mon nom.

Hélas! depuis ces temps fastueux, beaucoup d'eau à couler sous mon tablier et aujourd'hui, victime de mon succès, je suis pour beaucoup devenu un problème.

Les 90 000 véhicules qui m'empruntent chaque jour créent des embouteillages chroniques, tant et si bien que l'on veut créer un nouveau franchissement. Ou pire, un tunnel! Comment osent-ils me faire ça? Les ingrats, sans moi tout ce monde là ne pourrait pas traverser la Loire avant 60km!

Mais je n'ai pas dit mon dernier mot. Je vais me refaire une beauté, les faire rouler à 70km/h pour leur apprendre à conduire correctement et on verra bien ce qu'il se passera alors. Je ne me laisserai pas doubler si facilement!

Ce pont, dont l'échelle dépasse de loin le cadre local, renvoie à l'insignifiance de ce qui l'entoure : des terrains vagues, des friches, des entrepôts. Rien ne semble pouvoir tenir tête à ce pont aux alentours, et encore moins le restaurant qui se dresse à côté de moi, quand bien même celui-ci occupe une place stratégique en surplomb de l'échangeur. Il n'est pour l'heure pas encore ouvert, il est loin d'être midi et son nom « Prêt à manger » laisse présager qu'il ne le sera pas non plus ce soir. Ce n'est donc pas un restaurant de quartier à l'image de l'ancien bistrot, mais un établissement dévoué à une clientèle de travailleurs pressé et demandeur d'un service rapide. Recouvert d'un bardage en mauvais plastique imitation bois ce bâtiment se tient isolé. Autour, il n'y a rien, si ce n'est son parking désert, le piquet rouillé de l'arrêt de bus et la route par laquelle je suis arrivé : la rue Philippe Lebon. Celle-ci est étrangement large pour une route à deux voix de circulation. Trente mètres plus loin, de l'autre côté de cette rue, se situe le quartier de Roche-Maurice.

Telles furent les premières images de mon exploration. Je quitte mon poste d'observation pour débiter mon exploration.

Traverser la route n'est pas une mince affaire. Les voitures roulent vites et rien n'est aménagé pour faciliter cette traversée. Un terre-plein planté sépare la route d'une piste cyclable en mauvais état dont j'apprends plus tard qu'il s'agissait du vestige de l'ancien circuit de la Loire à vélo qui n'est plus guère empruntée aujourd'hui. En face, c'est une impasse. Je me trouve à l'extrémité d'une rue dont un des accès a été fermé par des blocs de béton. De part et d'autre de cette rue au revêtement rudimentaire s'alignent des entrepôts et des ateliers auxquels viennent se mêler discrètement quelques habitations à mesure que l'on descend la rue. C'est le chemin des Hiorts, là où la vocation des édifices devient floue, où un atelier investit une ancienne maison et où une piscine se distingue à l'arrière d'un entrepôt. C'est un lieu ambigu, brouillant les cartes entre la zone artisanale que j'ai traversé un peu plus tôt et le quartier résidentiel que je savais trouver ici. La transition entre ces espaces n'est pas nette, elle est diffuse et ressemble à un exercice urbanistique de cohabitation

fonctionnelle poussée à l'extrême.

La rue opère un virage serré à son autre extrémité, provoquant l'illusion troublante et absurde de se trouver sur une rue intérieure sans issue. C'est un axe rectiligne offrant une perspective sur le pont de Chevirey perché au-dessus des maisons dont les camions paraissent rouler sur les toits. En réalité passé le virage je rejoins la route de Pompierre qui permet aux voitures de regagner la ville soit par l'échangeur, soit en passant sous le pont. Cette route constitue la limite nord du quartier. Un talus s'élève deux mètres au-dessus de la route sur tout son long vraisemblablement dans le but de protéger de la circulation de l'échangeur en contrebas les quelques habitants du secteur.

Le talus ne semble ne pas avoir été entretenu depuis longtemps. Sur son flanc, je retrouve la trace de la piste cyclable qui grimpe lentement le flanc du talus pour rejoindre un petit ouvrage qui n'a d'autre nom que le nom mais permettant de franchir la route menant au périphérique à l'écart de son trafic pour replonger par la suite au cœur de la zone artisanale. Cet axe ne semble plus guère emprunté : la mousse recouvre progressivement le bitume, les broussailles profilèrent tout autour offrant un abri à une petite faune sauvage qui s'est approprié cet espace abandonné. Mais dans cet écosystème apparaissent d'autres traces qui constituent les preuves plus graves d'un véritable délaissement de cette partie du quartier : des débris de toutes sortes, des dépôts sauvages d'objets vétustes, traces d'une occupation passagère et invisible de ce lieu. De l'autre côté du pont, des Roms ont installé leurs campements sur la voie cyclable.

La route de Pompierre ne me mènera pas à Roche-Maurice et le chemin de fer m'empêche de regagner le sud du quartier. Il me faut revenir sur mes pas pour rejoindre l'unique pont du secteur qui permet de franchir cet obstacle.

Me revoici donc rue Philippe Lebon comme à mon arrivée. Cette rue est la seule assurant la liaison entre le nord et le sud du quartier. Très fonctionnelle, elle offre une large surface dédiée aux différents modes de transport à l'exception du piéton dont la place dédiée est à peine perceptible. Je me retrouve à devoir marcher sur un trottoir de moins d'un

mètre de large sur lequel empiètent les glissières de sécurité, la rambarde de protection de la voie SNCF et une végétation sauvage et envahissante. Sur le pont s'offre à la vue la perspective linéaire des voies de chemin de fer, passant sous les piles qui cadrent le silo à grains à l'horizon. Les fonds de parcelles s'abandonnent sur les rives du sillon ferroviaire. Ce paysage rend mal à l'aise. Il est difficile d'y trouver sa place. Tout dans cet espace public où rien ne semble à échelle humaine semble crier que vous n'êtes pas le bienvenu ici.

Depuis ce pont j'aperçois enfin la Loire, mince ruban lumineux qui n'a plus grand-chose de naturel coincé entre ses rives bétonnées. En face, les grues colorées du quai de Cheviré s'affairent dans un vacarme assourdissant.

Comme pour fuir cette vision, je tourne à la première occasion dans le quartier qui se dévoile peu à peu. La présence de ces maisons anciennes et bien entretenues dans ce décor fait figure d'oasis. Le mélange des toits de tuiles et d'ardoises auquel s'ajoute la végétation avenante de jardins lovés derrière les murets en pierres apparentes font de ce quartier un lieu, si ce n'est accueillant, du moins où il semble possible de trouver refuge. Une fois encore, il s'agit d'une impasse dont une ancienne entrée débouchait jadis à l'emplacement de la piste cyclable; le quartier a visiblement connu une suite d'aménagements d'ampleur et erratiques.

Je me trouve à présent sur la rue Durance, dont le tracé tient plus de l'idéogramme que d'une véritable logique urbaine : la rue change de direction à chaque carrefour alors qu'une autre rue la prolonge dans son axe logique. Se faisant, je crois emprunter une autre route comme s'il y avait en réalité trois rues Durance. Ne saisissant pas la subtilité de suite, ma pérégrination m'amène à découvrir d'autres rues du quartier et avec elles, le vrai visage de Roche-Maurice.

M'aventurant d'abord en ligne droite, le long de la voie SNCF j'aperçois de l'autre côté du simple petit grillage percé à de nombreuses reprises qui la protège plusieurs petits potagers clandestins. Peut-être sont-ils entretenus par les propriétaires des différents édifices qui s'alignent de l'autre côté de la rue. Une fois encore la typologie bâtie est variée et reflète les mutations qu'a du connaître le quartier. Des anciens en-



trepôts ont retrouvé une nouvelle vie en abritant des ateliers d'artistes et d'artisans ou bien encore un studio d'enregistrement qui surprend si loin de l'effervescence de la ville. Le bâti devient dense, les façades sont en alignement avec la rue et certaines ont été repeintes de couleurs vives. Par endroits, quelques maisons arrivent à se dégager des jardins protégés par d'épais murets en pierre et, parfois, au détour d'une maison, une venelle se dégage et sillonne entre les parcelles révélant un peu de la vie jusqu'alors cachée d'un quartier en apparence très calme. Même si toutes les maisons semblent être occupées, je ne croise personne.

Au détour d'une autre rue qui n'était plus la rue Durance, je suis arrêté par un haut portail rouillé et fermé. Une pression soutenue sur la porte suffit pour venir à bout de la résistance des gonds que le temps et la végétation avaient fini par paralyser. De l'autre côté, un parc d'aspect récent et dont ce n'est manifestement pas l'entrée principale. Il porte le nom de Toussaint Louverture, s'étend vers l'est du quartier, paraît bien entretenu et est, pour l'heure, absolument désert. Une allée de gravier blanc invite à déambuler sous une tonnelle puis au milieu d'une pelouse qui offre une vue dégagée sur une Loire scintillante et sur le pont qui enjambe tout l'horizon.

A un autre endroit encore je passe devant un panneau d'affichage accroché à un mur et sur lequel sont accrochés quelques papiers parfois jaunis et gondolés, traitant de la vie du quartier : les événements passés et à venir mais aussi des descriptions plus surprenantes de l'avancée de litiges en cours avec ce que je savais être des acteurs majeurs de ce secteur de Nantes. Ces papiers sont issus de l'association du quartier « Roche-Maurice La Janvraie » dont un autre document épinglé à côté donne les membres avec leurs coordonnées. Je prends note.

Zigzagant de la sorte, je me retrouve finalement tout au sud du quartier, sur le quai de Roche-Maurice. C'est ici la limite sud du quartier, après elle, la Loire. Le quartier est devenu très clairement résidentiel et les édifices qui s'y élèvent comportent à présent plusieurs étages. L'architecture y est ancienne même si par endroits des ajouts plus contemporains

viennent se mêler à cet ensemble qui constitue la façade principale du quartier. Au centre de cet alignement se trouve la Marmite. C'est le dernier petit commerce du quartier faisant tout à la fois office de café, de restaurant, de supérette de secours mais avant tout de repère pour une partie de la population du quartier qui vient s'y retrouver autour d'un verre - gare à celui qui ne prendrait pas de Muscadet! Tout cela je l'ai compris depuis que j'ai décidé d'y pénétrer pour y faire une halte quelques instants plus tôt. A peine présenté, me voilà assis à la table des habitués où je reçois un accueil particulièrement chaleureux.

Assis à cette table près de la fenêtre je distingue difficilement la Loire et ses quais récemment aménagés. Il a des grumes posées à même le sol faisant office d'assise ou de rambarde qui viennent rappeler l'esprit portuaire du lieu de même que les rails conservés d'une ancienne ligne de fret dans un sol enherbé. Il y a également une plaque explicative dont le texte, un peu naïf, raconte l'histoire du quartier et n'est pas sans rappeler celui que l'on peut lire en arrivant à Trentemoult. Puis l'extrémité du quai se brise et vient offrir une grève pavée à la surface de l'eau. Un escalier relie ces deux niveaux. Un banc incongru, placé au débouché de l'escalier, invite à contempler le ballet besogneux des grues du quai de Chevire qui lui fait face. Tout cela semble loin depuis mon post d'observation. Pour rejoindre cette partie aménagée du quai, je dois traverser deux grands parkings qu'une route très passante sépare. Il s'agit de la rue des Usines, sur laquelle passent un nombre impressionnant de véhicules lancés à pleine vitesse. Cette rue, qui longe la Loire en empruntant les quais avant de traverser le Bas Chantenay, permet aux voitures impatientes de rejoindre le centre-ville sans devoir emprunter les axes urbains. Ici il n'y a pas de feu rouge, juste un passage piéton anxiogène : la circulation semble l'avoir emportée sur la sécurité.

Les vitres du café tremblent par intermittence au passage des poids lourds. Pour eux la rue des Usines, avec la route de Pompierre au nord et la rue Philippe Lebon à l'ouest, constituent un passage obligé pour desservir toute la zone artisanale et industrielle du secteur depuis le périphérique.



Les routes, les carrefours et les ronds-points ont été dimensionnés pour leurs passages. Le remblaiement nécessaire à par endroit soulevé le niveau de la route au-dessus du sol de Roche-Maurice qui s'en retrouve comme enfoncé dans le sol et provoque en moi une sorte d'angoisse oppressante.

Pour une grande partie, les camions qui passent sous mes yeux semblent être liés de près ou de loin au Grand Port Maritime de Nantes Saint-Nazaire, anciennement connu sous le nom de Port Autonome, dont la présence toute proche est indiquée par un immense panneau se dressant plus en amont, à la sortie du quartier, presque éclipsé par deux grues bicolores dont la verticalité tranche avec l'horizontalité du pont omniprésent dans ce paysage. Ce flot continu, qui tourne sans obstacle autour du quartier, le ceinture et le contraint à l'intérieur d'une frontière invisible. Par-delà le trafic, la Loire, pourtant à l'origine du quartier, paraît lointaine et détachée. Et dans le café, plus personne ne lui prête attention.

Quelques tournées de muscadet plus tard, à une heure où il serait encore trop tôt pour qu'en boire paraisse raisonnable, les langues se délient. Aidé du facteur historique du quartier, un ancien me décrit son Roche-Maurice. Dans sa voix il y a de la nostalgie, mais aussi une forme de rancœur au sujet d'un quartier sur lequel il a du mal à parler au présent.

Pour ma part, ce dialogue est une prise de conscience et un rappel de la raison pour laquelle j'avais décidé de venir ici, sur le terrain de mon mémoire. En arpentant les rues, j'ai vu les problèmes de ce quartier et j'aurai pu me contenter de ces simples observations mais le recueil de la parole habitante donne un poids considérable à l'investigation. L'approche humaine renforce et rend légitime l'approche urbaine.

Me reviennent des paroles que Ricardo Basualdo, intervenant alors au sein d'un de mes précédents projets, avec qui j'avais pu échanger sur le rôle que peut, et doit avoir, celui qui travaille sur un territoire. Il m'avait alors dit « Il faut que vous soyez la Barbara Glowczewski de votre village », en référence à l'anthropologue célèbre pour avoir fait connaître la culture aborigène avant que celle-ci ne disparaisse de la mémoire de son peuple. Il ajouta à cela d'autres mots qui me marquèrent tant par l'humour de la métaphore que par l'extrême respon-

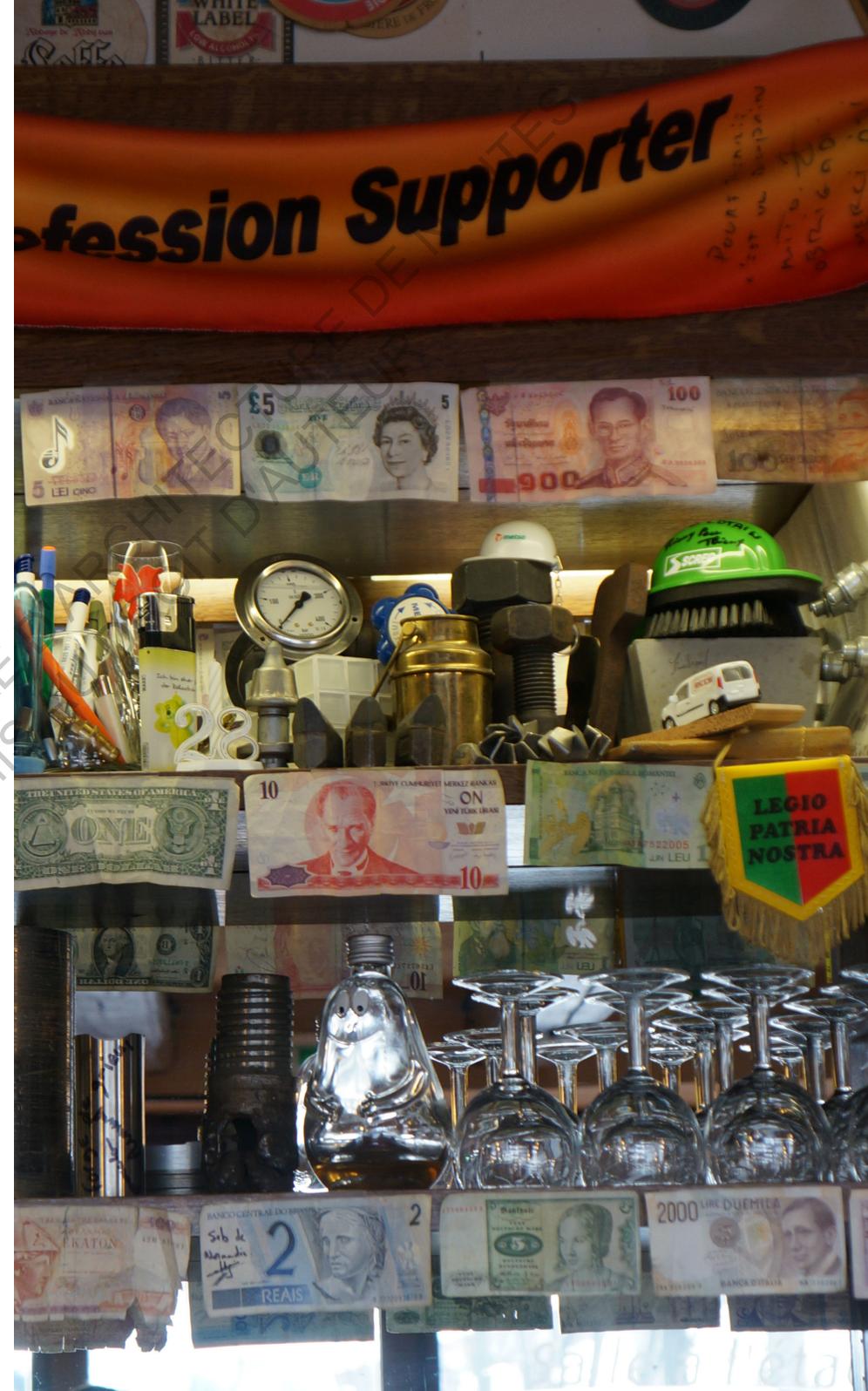
sabilité qu'elle sous-tendait : « Il vous faut ouvrir le bocal à cornichons avant qu'ils ne s'aigrissent ».

Il est question d'écoute et de transmission. De là, une remise des maux dont souffrent les habitants, et, par extension, le quartier, devient possible.

Il me faut alors savoir : Roche-Maurice est-il un « bocal à cornichons » ?

Les discussions s'animent lorsque je leur demande leurs visions du quartier à l'avenir mais seuls l'incertitude et le doute transparaissent du débat qui s'en suit et toujours, le passé du quartier refait surface. Quand bien même l'échantillon regroupé autour de moi n'est sans doute pas représentatif de la population du quartier, un malaise généralisé est palpable. Les cornichons s'aigrissent.

Je quitte la Marmite emportant avec moi les saluts plein d'encouragements de mes camarades de comptoir. Il me faut retracer à présent l'histoire de ce que j'ai vu pour tenter de comprendre l'origine et l'ampleur du trouble qui semble s'être emparé de Roche-Maurice. Il faut que je reconstitue la mémoire du lieu et l'exposer au grand jour pour le confronter à la réalité contemporaine de mon village d'Aborigènes des bords de Loire.



LA NATIVE



«Le quartier était minable, mais on était heureux.»

Dans l'amas de maisons de Roche-Maurice, il y en a une qui attire particulièrement le regard. Peinte d'un orange vif qu'un liseret blanc immaculé vient rehausser au niveau des menuiseries, la maison dénote des enduits ternes et défraîchis de la rue du Rail. A l'intérieur de celle-ci vit une personne qui y a toujours vécu. C'est du moins ce que m'avaient affirmé les gens du quartier.

«Ici habite une native de Roche-Maurice.»

Je frappe à la porte vitrée. Un chien me répond aussitôt par ses aboiements puis une autre voix, humaine cette fois, lui sommant de se calmer se fait de plus en plus distincte à mesure qu'elle s'approche de la porte. Celle-ci s'ouvre, prudemment, sur une femme d'un âge certain, aux cheveux courts et châains clairs, à qui un léger embonpoint et des yeux rieurs donnent un air jovial et sympathique.

Passé les présentations et l'exposé de ma venue chez elle, elle m'accueille chaleureusement et m'invite à la suivre à l'intérieur de sa maison. Elle me conduit dans un salon douillets plongé dans une lumière tamisée et où trône au centre

une grande table de bois massif autour de laquelle elle me propose de m'asseoir. L'ensemble de la pièce semble avoir été faite de la même matière que la table. Les meubles, les poutres et les lambris font de cette pièce une véritable cabine de bateaux que des bibelots viennent évoquer dans le cas où la ressemblance ne serait pas assez évidente. Derrière les fenêtres, un petit jardin.

Elle reprend son travail de couture que j'avais interrompu en arrivant. D'un geste sûr, elle reprit son rapiéçage dont le geste répétitif fit remonter mécaniquement le flot de ses souvenirs. Elle s'amuse de cette gymnastique de l'esprit qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps et qui, d'ailleurs, la déstabilise un peu. Elle ne sait pas trop comment s'y prendre, par quel bout commencer. Le plus dur est de retrouver le début de la bobine. Après, elle n'a plus qu'à en tirer le fil.

La voilà à la retraite depuis maintenant un peu plus de trois ans. Avant cela elle était la gérante de la dernière véritable épicerie du quartier située au niveau des quais de Roche-Maurice. C'était une affaire familiale qu'elle tenait de sa grand-mère qui avait monté l'enseigne dans les années trente à son arrivée dans le quartier. Ses parents en revanche travaillaient dans les usines du Bas-Chantenay, comme la majorité de la population du quartier de l'époque.

C'est pour ainsi dire la CGT qui l'a éduqué. Elle a grandi dans la culture ouvrière d'un quartier populaire, animé et gai où elle vécut une enfance heureuse bien que peu confortable. Il y avait alors une vraie vie de village, avec une douzaine de cafés et autant de petits commerces que les flots d'ouvriers déferlant des usines aux heures de pauses alimentaient jusqu'à tard dans la nuit.

Les souvenirs se bousculent. Elle me parle de la vie communautaire d'un quartier qui s'était organisé autour des horaires d'ouverture des usines. D'un quartier de près de quatre cent habitants mais où pourtant tout le monde se connaissait. La voilà parcourant les rues de son quartier d'hier, m'énumérant les différents commerces et les habitants du quartier en insistant sur les familles Durance et Geffray qui possédaient à eux deux la totalité de Roche-Maurice et ses principaux commerces comme le chai qui fournissait en vin toute la région

nantaise et qui avait failli submerger le village un jour de bombardement de la Seconde Guerre mondiale.

Elle évoqua aussi le paysage d'alors ; les champs, les usines, le gazomètre et la Loire recouverte de petites embarcations. Il y avait aussi un château et des souterrains qu'elle empruntait en cachette où elle jouait à se faire peur. Qu'importe si le château n'était qu'une grande bâtisse bourgeoise, que les souterrains ne soient en réalité qu'un long couloir fermé reliant les chais et même pas vraiment sous terre: ils étaient bien suffisants pour alimenter l'imaginaire d'un village.

Le quartier se suffisait à lui-même et elle n'en sortait que parce que son travail l'y obligeait par moment. Nantes, elle ne connaissait pas. Elle y allait en baissant la tête, ne regardant pas cette ville trop hostile en comparaison de son village natal. L'assimilation de l'idée que Roche-Maurice était un quartier de la ville de Nantes à part entière ne lui est venu que bien plus tard, quand les évolutions du quartier et de son mode de vie lui rappelèrent que le rattachement de la commune avait bien eu lieu en 1908. Depuis, elle a appris à lever la tête et a redécouvert cette ville qu'elle n'avait jamais réellement connue et dont elle s'était construite une image différente de la réalité. Aujourd'hui elle y va plus volontiers mais malgré cela, bien des années plus tard, elle n'a pas perdu cette manie contagieuse de dire qu'elle se rend « à Nantes » lorsqu'elle sort de chez elle en direction du centre-ville. Inconsciemment peut-être elle cultive toujours ce sentiment de décalage qu'elle a toujours perçu avec la ville.

Le reste du temps mon hôte m'avoue ne plus sortir de chez elle. L'époque où elle passait son temps à côtoyer une foule de gens à son épicerie lui semble bien lointaine. Son commerce était un point de passage qui lui faisait rencontrer des personnes de tous horizons confondus : habitants, ouvriers, cultivateurs, cadres... Grâce à cela elle connaissait le Bas-Chantenay sur le bout des doigts: l'usine Paris, les chantiers ou encore la brasserie « la ligérienne » où elle se procurait la bière pour ses rayonnages n'avaient plus de secret pour elle. Il y avait aussi les gens qu'elle croisait dans la rue, les boulistes qui occupaient les rues du quartier les jours de beau temps quand elles n'étaient pas déjà assaillies par des

hordes d'enfants. Et puis il y avait des lieux de rencontres plus institutionnels comme les nombreux bars du quartier où chacun avait ses préférences et ses habitudes, ou bien encore les jardins ouvriers, situés en plein cœur du quartier, où tout le monde possédait son lopin de terre. Peut-être était-ce là le cœur de la solidarité du quartier.

Aujourd'hui ces jardins n'existent plus. Les terres cultivées, mais constructibles, ont été arrachées il y a une vingtaine d'années pour laisser place à deux maisons sans attrait. Elle regrette leur disparition mais elle ne vient qu'agrandir une liste déjà longue de désenchantements. Aujourd'hui les rues ne résonnent plus que des bruits des camions, là où la gaité qui s'exprimait librement sur l'espace public était perceptible jusqu'à l'intérieur des maisons qui n'étaient alors pas pourvues de double vitrage. A l'époque quand elle entendait une voie familière, elle ouvrait la fenêtre et entamait la conversation avec les quidams de passage qui voulaient bien y prendre part. Aujourd'hui c'est le silence et presque plus personne ne prend la peine de toquer à sa fenêtre pour prendre des nouvelles.

Mais il n'y a pas que ça. D'autres bruits qui participaient à la vie du quartier ont également disparu. Les sirènes des civiliers, les cornes de brumes des navires, le train. Le double vitrage est une commodité pernicieuse qui l'enferme confortablement chez elle en la coupant peu à peu de son quartier. Perdant la notion du Roche-Maurice actuel et n'osant sortir pour affronter la triste réalité de ce qu'il se passe à l'extérieur de sa maison, elle s'y confine et vit, de son aveu, un peu par procuration, par les souvenirs que lui ont légués sa grand-mère et ceux accumulés depuis. Avoir autant de souvenirs qui ne sont pas toujours les siens devient un plaisir addictif et vicieux. Ils la dégoutent chaque jour un peu plus de son quartier et la hantent parfois.

Elle connaît tout du quartier et de son histoire. Elle pointe tour à tour son aiguille à tricoter vers chacune des très nombreuses photos d'archives qui recouvrent les murs de son salon. Les chais, les cafés, la grève et son bac pour faire passer les vaches sur les prés de l'autre rive, la gare, le passage à niveau, les bateaux sur la Loire... tous aujourd'hui disparus.

Elle évoque le départ d'une étape du tour de France sur le quai et l'arrivée à Nantes de Michel dans le film « Lola » de Jacques Demy par ce même chemin.

La version actuelle du quartier l'intéresse beaucoup moins que la version de ses souvenirs. Roche-Maurice était un village et s'il s'en donne encore les airs aujourd'hui, ce ne sont plus que ceux d'un village dortoir.

Si elle ne sort plus c'est que pour elle il n'y a plus rien à voir. Elle ne sort plus à cause des nuisances. Elle ne sort plus à cause de l'insécurité. Elle ne sort plus à cause de la solitude et de l'ennui. Depuis les années soixante-dix, quand le quartier a commencé à sombrer, guère plus peuplé de vieilles bretonnes dont les enfants n'ont pas voulu rester dans ces battisses en ruines, il ne fut plus que l'ombre de lui-même. Des années plus tard, de nouveaux voisins se sont installés dans l'anonymat. Les commerces ont fermé progressivement à l'image du sien faute de repeneur et Roche-Maurice s'est endormi. Le quartier ne sera plus jamais le même, animé et vivant. Il n'y a pas si longtemps il y avait encore une promenade le long des quais, dernier lieu où elle appréciait se rendre dans l'espoir de rencontrer des habitants et de parler un peu. Pour des raisons de sécurité celle-ci a été fermée, la privant de ce dernier lien avec le passé; amer coup de grâce.

Les travaux de couture sont terminés depuis bien longtemps. Je prends congé de mon hôte visiblement émue de notre conversation. Sur le départ je croise son mari, vieux loup de mer également passionné par les images d'un temps révolu qu'il collectionne tout aussi fiévreusement que sa femme.

Le ravalement criard de leur maison était le dernier coup de folie de ce couple attachant. La santé de mon hôte la contraint à quitter cette demeure qui l'a vue naître et qui appartenait à sa famille depuis plusieurs générations. Elle ne part pas avec plaisir de ce quartier où elle a grandi, mais elle ne s'en va pas non plus le cœur lourd : elle sait qu'elle emporte avec elle, dans ses souvenirs, le véritable Roche-Maurice.

RETOUR EN VILLE

Ce passé que je viens d'écouter n'est pas si lointain et pourtant semble totalement disparu. Pas seulement ici à Roche-Maurice, mais aussi à Nantes, dans la métropole où l'évocation du Bas-Chantenay renvoie à une zone à l'écart de la ville, délaissée par ses habitants quand bien même ceux-ci connaissent le rôle majeur qu'a tenu ce secteur à l'époque où Nantes était une ville industrielle de premier rang. Plus paradoxal encore, ce quartier se situe au pied d'un des quartiers les plus prisés de la ville.

A la suite de cet entretien, ce territoire méconnu me sembla être la clé, ou du moins une des clés, permettant de comprendre ce quartier. Aussi, je ne repris pas le bus qui m'amena ici mais décidai de fermer la boucle de cette exploration à pied, en pénétrant au cœur du Bas-Chantenay. La toponymie du secteur ne laisse aucun doute quant à l'héritage industriel des lieux. Pour retourner à mon point de départ il me faut longer la longue rue des Usines.

Je quitte donc les quais de Roche-Maurice, ramenant avec moi des réponses et des nouvelles interrogations sur ce quartier. A mesure que je me rapproche du pont de Cheviré, le quartier s'amenuise. Je repasse devant des lieux avec lesquels je commence à me sentir familier : la Marmite, puis le square Toussaint Louverture. Quelques pas encore et je me voilà sous le pont. Je ne m'étais jamais approché aussi près d'une pile de pont. Je ne m'étais jamais rendu compte de la taille que peut faire une pile de pont. C'est immense une pile de pont, à en donner le vertige. Je ne connaissais que le dessus, que son asphalte et je ne pense pas être le seul : des milliers de véhicules passent chaque jour sur son tablier mais combien d'entre eux ont déjà observé l'envers du décor ? Depuis le dessous, le pont revêt toute sa dimension architecturale, dans le dessin de ses piles ajourées aux motifs géométriques, dans sa présence dans le paysage du haut de ses cinquante-deux mètres. Lorsque j'étais dans les rues de Roche-Maurice, le pont m'apparaissait en permanence en arrière-plan ; je pouvais l'appréhender dans son intégralité depuis la moindre petite rue du quartier. A présent, l'inverse se produit. Au pied de cet édifice, je suis capable d'embrasser le

quartier de Roche-Maurice dans son ensemble mais du pont je ne peux voir qu'à peine le tiers d'une de ces nombreuses piles. Ce renversement d'échelle me fait prendre conscience du choc que cela a dû être pour les habitants de ce quartier que sa construction.

Le pont de Cheviré marque un seuil. En passant sous les deux piles du pont qui enjambent la rue des usines, comme au travers d'une porte monumentale, on pénètre dans un autre espace qui n'est plus Roche-Maurice, et encore moins Nantes. Il n'y a plus de trottoir, seulement des bas cotés enherbés longeant sur la droite des grands grillages et sur la gauche la voie de chemin de fer qui s'étend à perte de vue. L'axe est comme canalisé, sans échappatoire visible. Ici, on ne fait que passer.

Les voitures roulent vites. Je ne me sens pas vraiment en sécurité. Je ne vois pas la Loire. Les grillages impénétrables protègent les quelques sites industriels encore en activité sur le secteur. Dans ce paysage où tout est plat, des entrepôts aux voies ferrées, le silo à grains s'impose dans le paysage, surplombant tout son environnement. Il sent : il y a une odeur dans l'air, entre celle du gaz et de la moisson. Il fume : une poussière blanche et collante forme d'énormes volutes qui s'élèvent dans le ciel avant de redescendre en nappes sur la ville et la Loire au gré du vent. Il est l'emblème du Bas-Chantenay et il se rappelle à la ville en dominant Bellevue, Chantenay et Roche-Maurice.

Je me surprends à ralentir ma vitesse de marche pour prendre le temps de regarder plus attentivement ce qu'il se passe là. Les voitures passent toujours aussi vites et je suis le seul piéton qui ait visiblement osé m'aventurer ici aujourd'hui, comme s'il ne s'y passait rien et qu'il y avait rien à voir. Pourtant, en y regardant de plus près je me rend compte que ce quartier aux allures de ville fantôme grouille d'une vie cachée des regards. Sans les voir, on les entend. Des cris, des ordres, des invectives lancées entre dockers et manœuvres qui s'activent sur les quais et dans les bâtiments impénétrables. Il y a aussi le ballet des camions qui viennent et qui repartent chargés de marchandises. Il y a celui des oiseaux qui guettent les graines échappées du silo.

Il y a le long de cette rue des usines des poches de vie qui



démontrent que cet espace n'est pas abandonné. Entre elles, des terrains vagues pollués, traces des anciens bâtiments industriels démolis. Face à ce tissu industriel intermittent se trouve un espace de stockage du fret. De longs trains de marchandises sont en attente de leurs chargements depuis un temps qui semble une éternité. Les convois forment d'interminables chenilles processionnaires figées, rouillées, taguées le long de la route. Seuls quelques TER viennent rompre le silence de ce cimetière ferroviaire. C'est un fracas tonitruant et bref marquant leur libération des souterrains de la ville ou bien au contraire leur baroud d'honneur avant d'y pénétrer.

La route se poursuit et le paysage se fait imperceptiblement plus urbain. La voie SNCF se resserre, la gare de Chantenay et sa passerelle permettant de franchir les voies apparaît. C'est le premier lien qui me permettrait de rejoindre la ville depuis plus de deux kilomètres, une ville que j'avais presque oublié en longeant cette rue alors qu'elle ne se trouvait qu'à une cinquantaine de mètres de moi de l'autre côté des voies. A son tour, un alignement d'arbres fait timidement son apparition sur le bord de la rue à mesure que les bâtiments se resserrent et deviennent plus petits. Les parcelles rétrécissent et s'imbriquent les unes aux autres. Les bâtiments s'enchevêtrent avec une densité vestige du foisonnement industriel passé de ce secteur. L'espace devient plus confus. La route rectiligne se perce désormais de plusieurs rues et venelles reliées entre elles par des raccourcis passant au milieu des bâtiments. Je décide de m'y perdre, poussé par un mélange de fascination, de peur et de curiosité. Il y a là de très vieilles usines, en partie rénovées, en partie en ruines mais aussi des squats, des tags et des résidences de créatifs.

Avançant toujours plus vers l'est, je ressors au niveau d'un quartier devenu plus résidentiel. J'explore un faubourg aux allures de coupe gorge populaire qui, s'il n'est plus séparé du reste de la ville par des rails, en est encore maintenu à distance par la topographie du terrain ; la ville s'est réfugiée sur la butte Sainte-Anne. Il faut continuer encore quelques centaines de mètres le long du mur de soutènement de la rue qui surplombe le quartier pour que celle-ci devienne à son tour accessible.

Après ce bref épisode de densité bâtie, l'espace se vide de nouveau. La route devient immensément large et tout autour d'elle s'étalent de grands parkings, pour la plupart vides, au milieu desquels se dressent quelques bâtiments pour la plupart vétustes. La ville redevient visible depuis la rue au gré des creux formés par ces espaces délaissés. Sur la rive d'en face, il y a le hangar à bananes où des vestiges semblables à ceux qui se tiennent à côté de moi ont été restaurés pour devenir de nouveau lieux de vie de la métropole nantaise. Ce contraste m'interpelle et m'interroge sur le potentiel du Bas-Chantenay. L'île de Nantes est-elle une projection de son avenir ?

La fin de mon voyage est proche. Au bout de la rue des Usines, désormais Quai du Marquis de l'Aiguillon depuis que celle-ci a rejoint la Loire, se trouve le siège du Grand Port Maritime, ancien Port Autonome. Le bâtiment forme une arche au-dessus de la route. Je ne peux m'empêcher d'y voir un rappel de celle formée par les piles du pont sous lesquelles je suis passé au début de mon expédition au travers du Bas-Chantenay. Je vois dans cet écho comme une mise en scène, celle d'un seuil marquant une entrée de ville dans la ville. Un fragment de ville constitué d'un espace en marge de son environnement extérieur. Je me demande : Où étais-je alors pendant tout ce temps ?

Me voilà de retour à mon point de départ, à l'arrêt Gare Maritime. Je ne sais pas combien de temps a duré ma traversée : deux heures, sans doute plus. Hormis une certaine fatigue dans mes jambes, rien ne m'indiquait l'écoulement du temps durant mon périple tant j'eus peu de contacts avec le monde extérieur. Je n'étais pas seul mais je n'ai vu personne ou presque et n'étant pas familier des activités de ce territoire je ne pouvais pas avoir de repère sur le déroulement de l'après-midi. Le Bas-Chantenay possède sa propre temporalité, plus pesante qu'ailleurs en ville.

Parcourir ce chemin de retour fut une expérience bien différente de l'aller. Là où le paysage traversé m'avait paru d'une certaine façon nécessairement morne et sacrifié en raison de ses activités industrielles et artisanales, à l'inverse le voyage du retour m'a fait découvrir le tout autre visage d'un terri-

toire que je croyais semblable.

L'atmosphère de ce secteur est unique. Le quartier du Bas-Chantenay possède une charge émotionnelle palpable. S'y balader procure la même sensation que de séparer deux pages collées d'un vieil album de famille. On découvre des images jaunies et abimées desquelles resurgit une histoire qui, sans aide extérieure, se serait perdue, isolée sous la multitude des nouveaux récits qui sont venus s'ajouter après elle. C'est ce même isolement qui se retrouve dans ce quartier coupé de la ville durant près de quatre kilomètres. S'y rendre c'est un peu pénétrer dans l'intimité de Nantes, dans un endroit maintenu caché et que l'on cherche à dérober des regards en créant des subterfuges pour palier à sa grande proximité avec le centre-ville. C'est un espace qui n'est montré que brièvement, en voiture, à pleine vitesse dans une ligne droite. Dans ces conditions comment voir autre chose que le présent ingrat d'une zone en fin de vie ? La traversée pédestre permet au contraire d'y effectuer des investigations presque archéologiques, permettant de mettre à jour ce territoire palimpseste où les traces d'un passé glorieux ressurgissent au cœur d'une zone où se mêle la vie et la ruine.

Le chemin de Roche-Maurice à Nantes rend nostalgique tandis que celui de Nantes à Roche-Maurice reflète plutôt l'embarras d'une ville qui ne sait que faire de son passé. Il y a manifestement eu à un moment dans l'histoire de Nantes une déconsidération pour ce territoire à l'histoire tourmentée. Quand bien même il s'en trouve aujourd'hui isolé, derrière ses airs peu accueillants, une vie semble pourtant exister et surtout se développer à la marge d'une métropole qui ne semble pas chercher à y regarder, du moins jusqu'à récemment.

L'idée de la reconquête de la Loire qui s'est inscrite dans les esprits braque un nouveau projecteur sur ce territoire longtemps relégué dans l'ombre de la métropole. Avec le lancement du projet de la réhabilitation du Bas-Chantenay, la ville de Nantes fait peser de lourdes attentes sur ce territoire. La nouvelle exposition de ce quartier historique interroge les conditions et les finalités de son évolution qui laissent présager des répercussions sur un territoire bien plus vaste que la

simple échelle locale du projet.

Le Bas-Chantenay est le territoire qui donne aux récits de Roche-Maurice tous leurs sens. L'évocation de l'un ne se peut se faire sans l'évocation de l'autre et les destins de ces deux espaces s'en retrouvent étroitement liés. Dès lors, la transformation de l'un ne saurait se faire sans l'altération de l'autre.





LE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

HIER

UN TERRITOIRE MODELÉ PAR L'OUBLI

Roche-Maurice, de village vivant et prospère, est devenu un quartier enclavé et démuné. Il semble y avoir eu sur ce territoire une lente déchéance survenue dans le laps de temps qui sépare ces deux périodes de la vie de Roche-Maurice. Au terme d'un processus aujourd'hui achevé et difficilement imaginable, le quartier se retrouve au cœur d'une zone industrielle, artisanale et portuaire dans lequel il semble impensable d'y trouver une quelconque forme de vie. L'ancien village est isolé du reste de la métropole et n'a visiblement pas pris part à son développement. Il paraît figé au milieu de ce paysage inhospitalier, comme s'il avait été oublié là.

Les événements qui se sont déroulés sur ce quartier ces trente dernières années viennent corroborer ce constat et montrent que ce quartier a souffert d'un manque de considération au fur et à mesure de l'aménagement de ce territoire. Ici l'oubli a été le moteur d'un développement urbain inédit à l'échelle de la métropole. Le paysage y est unique et la vie qu'on y mène l'est tout autant.

La mécanique triste du déclin du quartier a néanmoins provoqué un sursaut récent et une prise de conscience habitante qui tente désormais de surmonter ce phénomène pour essayer de s'en sortir.

Les symptômes sont graves et la blessure profonde. L'oubli est pour ainsi dire devenu un véritable trait identitaire du quartier. C'est ainsi qu'il est reconnu à Nantes à en croire la rare littérature qui lui est consacrée. « Les oubliés de Roche-Mau-

rice » ou bien encore « le village des oubliés » sont autant de terme servant à désigner ce quartier qui vit à l'ombre du pont de Cheviré.

L'ÉROSION

Le clivage entre le passé et le présent de Roche-Maurice questionne la notion d'oubli qui resurgit du vécu des habitants. Depuis la désindustrialisation des rives de la Loire, le paysage urbain qui les entourait a connu de profondes modifications quand leur quartier lui-même était figé dans l'attente d'un avenir incertain. Alors que différents dispositifs d'aménagement (ZUP¹, ZAC² ...) étaient mis en place pour planifier les évolutions des secteurs industriels des rives de la Loire, c'est bien l'absence de telles projections sur le territoire particulier du quartier de Roche-Maurice qui paraît être la cause de cet oubli.

Jusqu'à la fin des années soixante, le quartier de Roche-Maurice vivait en marge du reste de la ville. Situé à l'extrême ouest de Nantes, à presque six kilomètres du centre-ville, entre Loire et champs, le quartier était de par sa position géographique un territoire isolé. Dans l'entre deux séparant ces deux espaces, l'implantation du complexe industrialo-portuaire sur le secteur du Bas-Chantenay a achevé la mise à distance de ce quartier du reste de la ville en agissant comme une zone tampon. Les usines ont créé un espace peu perméable organisé le long d'un axe routier et ferroviaire qui structurait alors l'ensemble³. C'est sur cet axe, la rue des Usines, que s'organisait et se rythmait le monde ouvrier du Bas-Chantenay. C'est par lui qu'arrivaient chaque jour les cohortes d'ouvriers qui allaient travailler dans les usines des bords de Loire et c'est par ce même chemin qu'ils en sortaient. Ce flux ainsi canalisé traversait des portes, des espaces d'interface entre la ville et le secteur industriel, par lesquelles se remplissait et se vidait le Bas-Chantenay aux différentes heures de la journée. Positionné à l'une des deux extrémités de la rue des usines, le quartier de Roche-Maurice était l'un d'entre eux et est ainsi

1 Zone à urbaniser en priorité.

2 Zone d'aménagement concerté.

3 La rue des Usines et la liaison ferroviaire Nantes-Saint-Nazaire.



devenu une centralité du monde ouvrier, un lieu de vie pour les travailleurs sortant des usines en leur offrant habitat et loisirs ; héritant par là même l'appellation de quartier ouvrier.

De part son isolement, la constitution du quartier sur ce modèle mixte, tant socialement que fonctionnellement, a permis de regrouper sur un territoire de quelques centaines de mètre carré une densité et une diversité telle que le quartier présentait alors un haut degré d'urbanité (Levy, 2010). La culture de ce rôle de centralité indépendante a entretenu une certaine autonomie du quartier par rapport au reste de la ville de Nantes avec qui Roche-Maurice ne développa par conséquent qu'un minimum de liens, principalement commerciaux. Ce fonctionnement urbain légitimait la présence de Roche-Maurice sur ce secteur et ne fut remis en cause qu'à partir des années soixante-dix avec l'avènement de la crise industrielle. Avec les fermetures successives d'usines et la délocalisation d'une partie des activités portuaires en aval, le quartier de Roche-Maurice perdit peu à peu ses habitants et ses habitués pour ne devenir plus que l'ombre de lui-même au début des années quatre-vingt. Cet épisode traumatisant de l'histoire de Nantes ne se suivit d'aucun plan de relance de l'activité sur le secteur du Bas-Chantenay. Victime directe de l'abandon de cette zone désormais condamnée, Roche-Maurice vit se fermer de nombreux commerces et partir la plupart de sa population active, laissant dans l'ancien village une population vieillissante dans des maisons vétustes.

Il fallut attendre la fin des années quatre-vingt pour que le déclin monotone du secteur soit interrompu par la réalisation de plusieurs projets de relance économiques d'envergures aux portes du quartier. Dans la partie nord de Roche-Maurice les friches qui séparaient le quartier des nouveaux quartiers HBM de Saint-Herblain servirent de terrains à la construction des derniers tronçons du périphérique nantais ainsi qu'au développement d'une nouvelle zone d'activités industrielles « douces », la ZAC Montplaisir, misant sur l'achèvement de la rocade comme levier de redynamisation économique de cette zone sinistrée. Avec l'inauguration du pont en 1991, apparus alors de nombreuses infrastructures majeures grâce à qui le secteur regagna de nouveaux emplois pérennes et

attire encore aujourd'hui entreprises et artisans. Malgré l'essor de cette nouvelle zone économique à proximité directe de Roche-Maurice, le quartier ne semble pas avoir réussi à tirer profit de cette nouvelle configuration pour retrouver, même sous une autre forme, son ancien rôle de centralité au sein d'un pôle d'activité florissant. Pis encore, il en a souvent plutôt été la victime en se voyant imposer de nouvelles nuisances, quand il ne s'agissait pas d'une confiscation pure et simple d'une partie de son territoire.

Il y a là comme un rendez-vous manqué qui ne saurait s'expliquer qu'au regard de la manière dont ont été menés les travaux sur ce secteur. En dépit de sa proximité directe avec la ZAC Montplaisir, le quartier n'a pas été intégré à ce vaste projet qui pourtant allait l'impacter directement. Compte tenu de la déliquescence apparente des lieux, à laquelle s'ajoutait la pratique parfois radicale de l'exercice de planification urbaine de l'époque, le quartier de Roche-Maurice apparaissait comme une contrainte négligeable plutôt qu'un élément à intégrer pleinement dans la réflexion globale du projet. Plus encore, dans l'optique d'un développement total de l'activité économique du lieu, la révision du Plan Local d'Urbanisme (PLU), alors en cours pour cette zone, entendait interdire toute obtention de permis de construire sur ce quartier, le condamnant ainsi à une mort certaine.

L'OUBLI

L'extinction de Roche-Maurice n'eut pas lieu. Mais les restructurations menées sur le secteur ont profondément modifié ce territoire et ce bien au-delà du périmètre de la ZAC en transformant la physionomie même du quartier. La création de la voie expresse et de son échangeur coupèrent des rues. Une partie du quartier disparut sous une pile du pont de Chevire. Des bureaux et des entrepôts se multiplièrent en lieu et place des vestiges des usines et amenèrent avec eux une nuée de camions qui submergèrent Roche-Maurice. La partie centrale du quartier n'avait certes pas changé, mais plus rien n'était comme avant.

« On peut parler d'excentrement depuis les trente dernières années »

- La militante

La métamorphose rapide et brutale du paysage historique de Roche-Maurice a par la même occasionné la disparition de l'identité du quartier qui s'était construit sur la présence des usines et des ouvriers. Les bouleversements survenus ont effacé les traces de l'histoire de Roche-Maurice et cet effacement est vraisemblablement à la source de l'oubli dont souffre aujourd'hui le quartier (Ricœur, 2000). Ainsi, alors que Roche-Maurice avait toute légitimité d'existence sur ce territoire à l'époque où il faisait partie intégrante d'un monde ouvrier, le quartier apparaît aujourd'hui comme un élément incongru et invraisemblable dans le paysage ligérien. Il n'y a plus de liens entre Roche-Maurice et son environnement.

Roche-Maurice est un quartier à l'urbanité blessée. Il est intéressant de remarquer que si le choix avait été fait de prolonger l'aspect résidentiel plutôt qu'économique de la zone, Roche-Maurice aurait alors pu intégrer pleinement la ville et compenser ce manque en s'inscrivant dans le prolongement d'un autre quartier nantais comme la Janvaie ou Bellevue plus au nord. Au lieu de cela, la réalisation des opérations exposées précédemment ont fini par plonger le quartier dans une non-urbanité faites de routes, d'entrepôts et de ruines. C'est aujourd'hui un quartier véritablement enclavé dont les limites paraissent infranchissables. Même la Loire semble aujourd'hui une frontière alors qu'elle était jadis une véritable porte d'accès au village avant que la grève ne soit réaménagée. Roche-Maurice a désormais peur de son environnement, comme traumatisé par les événements de la fin du siècle dernier.

« On est bloqués par la Loire, on est bloqués par le pont, on est bloqués par la voie de chemin de fer... »

- La militante

Roche-Maurice est la victime collatérale d'un urbanisme de zonage. Le quartier s'est vu confisquer ses aménités avec la disparition progressive de son territoire historique et avec lui tout ce qui faisait jusqu'à lors son urbanité. Les différents

aménagements qui ont été effectués sur le secteur ont peu à peu modifié l'environnement dans lesquels les habitants du quartier avaient jusqu'alors évolué. Ces modifications directes ou indirectes ont été autant de restrictions successives aux habitudes locales et aux usages habitants de cet espace. Il ne s'agit pas tant de l'accessibilité et de la visibilité du quartier depuis l'extérieur que des petits déplacements du quotidien qui faisaient que les habitants pouvaient y vivre dans la pleine jouissance de leur environnement : traverser la Loire, se promener le long des quais, profiter de leurs jardins ou encore aller en vélo à Nantes en toute sécurité. L'implantation du périphérique et de tous ses aménagements connexes en a été la cause déterminante car elle est venue renverser l'équilibre urbain du secteur.

Alors qu'à une échelle globale la rocade nantaise a été réfléchie pour faciliter le rapprochement de zones éloignées, c'est exactement l'inverse qu'il s'est produit à l'échelle locale. En plaquant un tracé sur un terrain qui n'avait pas été pris en compte dans sa conception, la construction des accès au pont de Cheviré a abouti à une refonte totale de la structure viaire du quartier et avec elle son mode de vie. La grande majorité des routes furent bloquées quand elles ne furent pas condamnées. D'autres furent supprimées puis reconstruites. Certaines enfin ont été élargies ou surélevées achevant alors de remodeler le territoire de Roche-Maurice. Ces aménagements ont fait de la route le nouvel élément central de ce paysage. Elle ne fait plus office de liant mais de coupure. Les espaces urbains se définissent aux creux de celle-ci, à l'intérieur des vides laissés par les méandres de la voirie, des talus et des barrières. Le secteur est fragmenté, formant des plaques semblables à une terre sans eau. La zone est aride, abandonnée à la voiture.

Seul Roche-Maurice par sa morphologie conserve encore une échelle humaine et s'il est aisé d'y circuler à pied, traverser la frontière qui le sépare de ses alentours devient vite une expérience dangereuse qui renforce encore un peu plus son enclavement: il n'y a pratiquement plus de trottoirs, les voitures roulent vite et les camions encore davantage. Au-delà de l'isolement physique que ces transformations itératives

ont pu générer, elles ont également participé à une certaine obstruction des pratiques locales et de là à un renforcement d'un sentiment de privation de la liberté individuelle des habitants en les contraignant à l'usage de la voiture comme seule échappatoire. Rares sont les promeneurs à s'aventurer en dehors de la « bulle » de l'ancien village.

Il y a un profond décalage entre ce quartier et son environnement. Celui-ci lui est ostensiblement hostile. Roche-Maurice est entouré d'un paysage anonyme et anémique. C'est un patchwork chaotique à plusieurs échelles dont Roche-Maurice en est la plus petite mesure. Rien ne semble avoir été prévu pour y être à sa place, à l'image d'un collage d'éléments que des événements successifs seraient venus agréger sur un territoire reculé. Il y a là les grues de l'ancien quai Wilson, des campements Roms, une station d'épuration, une aire d'accueil pour gens du voyage, un nouveau terminal de collecte des déchets, un village pittoresque... Cette liste non exhaustive pourrait être une description symptomatique de ce qu'il serait tentant d'appeler un laisser-aller urbain où sous prétexte de l'existence d'autres bâtiments de ce type, tous les équipements non désirables ont été accumulés au même endroit. Roche-Maurice est entré de force dans la boucle d'un cercle vicieux qui trouve sa cause dans la particularité de la configuration géographique du secteur, à la lisière entre la ville de Nantes et de Saint-Herblain et loin de leurs centres urbains, à laquelle s'ajoute l'absence de toute planification globale sur ce territoire. Dans un de leurs travaux l'agence Reichen et Robert & Associés qualifia Romainville de « pou-belle de Paris »¹ en raison de la présence dans cette ville de nombreux équipements non voulus sur la capitale mais néanmoins indispensables à son fonctionnement. Si l'on devait transposer ce constat à la ville de Nantes, ce rôle reviendrait assurément à Roche-Maurice aux vues de son évolution.²

Un tel résultat ne peut être rendu possible que par la complicité tacite des différentes forces en présence sur ce secteur. Quand bien même celle-ci ne serait que fortuite, la conver-

1 Projet urbain de la ZAC des Horloges, Romainville, 2009

2 L'histoire se répétant, c'est également cette agence qui a été retenue pour diriger les opérations de réhabilitation à venir du secteur du Bas-Chantenay comme nous aurons l'occasion d'y revenir plus tard dans ce document.



gence d'intérêts extérieurs au quartier a engendré une accumulation d'interlocuteurs, complexifiant la tâche du quartier de trouver le responsable de ses maux. La physionomie particulière de ce territoire, où chaque élément est venu s'insérer sans cohésion globale, sans lien avec l'élément voisin, s'est retranscrite dans la pratique du lieu. Il n'y a pas de dialogue entre les différents acteurs de ce territoire. L'absence de communication au sujet des activités et du développement du quartier rend extrêmement difficile la compréhension du jeu d'acteurs qui s'y déroule. Si parmi eux tous reconnaissent les problèmes dont souffrent le quartier, personne n'accepte d'endosser la responsabilité et chacun se renvoie la balle.

« Les odeurs qui viennent de St Herblain. On a fait circuler une pétition, on est allé trouver également le personnel du gaz qui se trouve juste après, sur St Herblain. Parce qu'ils jouent aussi là-dessus : « Ah c'est pas Nantes, c'est St Herblain ! » Nous on s'en fout ! »

- La militante

Cette cacophonie est le signe manifeste d'un flou autour de Roche-Maurice où les décisions sont prises sans que cela ne se sache de tous et qui laisse croire à une véritable méconnaissance de ce territoire de la part des décisionnaires métropolitains. Les conséquences sur l'urbanisation des lieux sont encore aujourd'hui visibles, mais par le passé il y a eu d'autres événements plus préoccupants mettant réellement en avant la confusion régnant autour du quartier; dans le quartier tout le monde se souvient de l'épisode du nuage toxique survenu en 1987.

« Il y avait des hangars de stockage sur le port. Il était presque en face de là où est le square Toussaint Louverture maintenant. Et, ça a pris feu. Il y a eu un plan ORSEC de défini par la préfecture. On a déplacé des populations jusqu'à Saint Nazaire ! Enfin, pas tout à fait, mais il y a eu une répercussion jusqu'à Saint Nazaire. On savait pas trop ce que c'était. Il y a avait un nuage toxique – c'est le mot qui a été employé – et on ne pouvait pas savoir si ça n'allait

pas exploser aussi. Et alors on a décidé que Nantes ne serait pas évacuée, parce que les vents allaient comme ça [vers l'aval, ndlr]. Evacuer une ville comme Nantes c'est énorme, on a évacué Saint-Herblain, on a évacué Indre, on a évacué Couëron... toutes les villes qui sont le long de la Loire. Et nous, comme on fait partie de Nantes, on n'a pas été évacué ! Sauf que nous on était à trente mètres du truc.

Mon mari qui rentrait du travail est arrivé là, on lui a interdit d'entrer. Le quartier était bouclé par la police. Il est arrivé et il a dit « J'habite en bas » et on lui a dit qu'il n'y avait plus personne, que tout le monde avait été évacué. Il s'est dit « c'est pas possible » alors il est passé en douce et il nous a vu au milieu de la rue en train de regarder le nuage qui suivait la Loire. « Mais qu'est-ce que vous faites là vous êtes évacuées ! » Ah non on n'est pas évacuées !

[...]

C'était très beau à voir, jusqu'au repas la fumée suivait la Loire, ça faisait un énorme nuage avec des grosses volutes un peu jaunes. On était tous à regarder parce qu'on en avait marre d'être enfermés dans les maisons. Si on vous enferme vous savez bien que vous sortez ! Et puis on n'avait plus de nouvelles et il n'y avait plus de téléphone, les lignes étaient coupées. Il n'y avait pas de portable à l'époque ! En début d'après-midi ça a changé, on s'était tous réfugiés à la Marmitte, on s'était regroupés entre commerçants, et ça passait sous la porte...

Comme dans un film d'horreur des années 60...

Ca bougeait et montait comme ça... mais ça nous piquait le nez, on avait rien pour se protéger. Ça nous faisait rigoler. Alors on montait sur les chaises, puis sur les tables et on attendait que ça reparte jusqu'à ce que la prochaine vague arrive. C'était comme ça toute l'après-midi.

Ce sont les habitants d'eux même qui ont vu qu'il y avait quelque chose de pas normal. Dans l'après midi quand l'air a commencé à devenir opaque la plupart des habitants avaient fini par se regrouper à l'école du Bas-Chantenay. Mais pas tout le monde, ça bougeait derrière les fenêtres. Alors on est allés au commissariat à Chantenay pour dire :

vous savez il y a des gens encore... J'ai cru qu'on allait se faire embarquer. Il y avait un type, qui n'était pas le commissaire, qui disait « Qu'est-ce que c'est que ça encore ! On sait ce qu'on fait ! » Parce qu'en plus on était très énervés, vous savez pas ce qu'il se passe exactement. Vous avez laissés tous vos biens comme ça et on ne vous dit rien, on se sait pas ce que ça va devenir, rien du tout. Quand on leur a dit il y avait quelqu'un « Non certainement pas, tout a été évacué ! » Le ton monte, le commissaire arrive, calme le jeu « on s'en occupera » mais ça a sans doute dû leur mettre la puce à l'oreille et se dire mais qu'est-ce qu'il se passe là-bas, est ce que ça a vraiment été évacué ? Alors à ce moment-là, un bus est venu pour évacuer les gens. Il restait des gens. Il était huit heures du soir.

Et à neuf heures : Jeep. Avec tout l'attirail. Nous on était revenu pour voir si tout le monde avait bien été évacué et ils nous ont suivi, il fallait pas ouvrir les vitres de la voiture.... Ils avaient un fusil. On avait changé de film, on était dans un film de guerre maintenant.

[...] *A côté de ça, ça aurait pu être très dangereux. Ceux qui étaient dans le village même toute la journée ne se sont pas rendu compte que c'était dangereux parce qu'on ne savait pas ce qu'il se passait. Le matin il y avait des flics, et quand il y a des flics on se tient à carreaux. Ils nous ont dit de rester dans les maisons, ils sont venus deux fois – vu que deux fois on est sortis, mais dans l'après-midi plus personne ! Plus de voiture, plus de téléphone, pas un bruit.*

On peut penser loin, que le nuage était vraiment toxique et on aurait pu être vraiment condamnés. Pensons à Tchernobyl par exemple... On dit le nuage n'était pas toxique etc... Ce n'était pas effectivement une alerte nucléaire mais en fait il ne savait pas, ils ne savaient rien. »

- La militante et la native



Cette histoire a profondément marqué les esprits des habitants du quartier. Ils tentèrent d'attaquer la ville mais la plainte a été déboutée et les habitants en gardent aujourd'hui une certaine amertume : non pas qu'ils eussent espéré un quelconque dédommagement, mais que cela soit le déclic qui fasse réagir la ville sur les conditions de vie dans le quartier.

« Nous on voulait qu'ils disent « Oui, on le reconnaît, on a oublié ces gens-là ». Ils ne l'ont jamais dit. Ils ne l'ont jamais dit mais l'appellation est restée. Maintenant on dit « les oubliés de Roche-Maurice ». »

- La militante

LA RÉVOLTE

Loin d'avoir amélioré la situation du quartier cet événement ne fit que renforcer le sentiment d'abandon dont souffrait le quartier et augmenter leur sentiment de vulnérabilité. Les habitants de Roche-Maurice vivent aujourd'hui dans la peur que le scénario se répète à nouveau. Les dépôts d'engrais sont toujours là et ils ne jugent pas suffisantes les mesures prises pour contrôler la sécurité du stockage. Il y a également la circulation très dense et rapide autour du quartier à laquelle s'ajoute l'absence d'aménagement piéton et cycliste qui pourrait un jour s'avérer dramatique. Mais plus que tout, il y a la menace du silo à grain qui se situe de l'autre côté du pont. Construit dans les années soixante-dix et surnommé le « grenier à grains de l'Ouest » dans les media, il est appelé ici la « bombe à retardement ». Il y a une crainte que l'explosion du silo de Blaye, près de Bordeaux, de 1997 ne se reproduise un jour à Nantes et ils n'osent imaginer les conséquences que cela pourrait avoir sur le quartier.

Une certaine paranoïa s'installe dans le quartier face à des éléments extérieurs qu'il ne sent pas en mesure d'affronter. Que pèse un quartier de quatre-vingt-dix boîtes aux lettres face à de telles infrastructures qui participent aux rayonnements de la ville de Nantes ? Ce sentiment d'infériorité se manifeste également à l'égard des autres quartiers de Nantes et de Saint-Herblain, qui, bien plus gros que Roche-Maurice,

semblent attirer d'avantage l'attention de ceux qui pourraient améliorer la situation du quartier, et parfois même au détriment de Roche-Maurice. Le projet urbain de l'île de Nantes a eu par exemple de lourdes répercussions pour le quartier. Il est notamment à l'origine du renforcement de la présence du port sur les quais à proximité du quartier à la suite de transactions foncières entre la ville et le port qui permirent de faire converger leurs intérêts respectifs autour d'un projet de ville commun. « La ville troque ses propriétés excentrées sous le pont de Cheviré dont l'usage peut devenir portuaire contre des propriétés du port autonome sur l'île. »¹

Les négociations menées entre la ville de Nantes et les autres acteurs du territoire de Roche-Maurice se sont faites au détriment du quartier qui n'était alors perçue que comme la partie congrue d'un territoire d'où pouvait émerger de nouveaux atouts métropolitains. Les nuisances générées par les différentes activités du port se sont accrues sur le secteur, de même que son emprise sur le territoire. De vastes terrains à proximité de Roche-Maurice sont devenus inaccessibles, protégés par de hautes grilles et surveillés par des caméras de sécurité qui encerclèrent le port et en verrouillèrent les accès. Depuis le port est perçu comme un envahisseur imposé et néfaste venu se développer sur ce territoire sans que le quartier n'ait pu s'en défendre.

C'est pour lutter contre ce rapport de force défavorable que fut créée l'association du quartier afin de faire peser dans la balance l'avis du quartier qui n'avait été que trop peu écouté jusqu'à présent. L'association « Roche-Maurice la Janvraie » regroupe en son sein les habitants du quartier historique de Roche-Maurice ainsi que ceux du quartier résidentiel et plus récent de la Janvraie situé plus au nord sur les terres herblinoises, au cœur de la ZAC Montplaisir. Sa création fut décidée lorsque les habitants du quartier ont appris le projet de réalisation d'une seconde aire d'accueil pour gens du voyage à proximité directe de leurs habitations, à l'emplacement actuel du square. Ils tentèrent de s'y opposer. Ce fut leur premier combat et ils le gagnèrent, mais ce n'était là que le début d'une longue série de litiges qui ne connurent pas

1 L. Devisme, *Nantes, petite et grande fabrique urbaine*, Parenthèses, 2009, pp 52-53

toujours le même dénouement.

L'association entend faire sortir Roche-Maurice de son silence et le faire exister de nouveau sur la scène locale. Elle se bat pour les problèmes du quartier, pour réparer les injustices dont il a souffert par le passé et dont il continue à en subir les conséquences aujourd'hui. L'association cherche la reconnaissance que Roche-Maurice n'a jamais eue auprès de l'équipe municipale et que celle-ci prenne la mesure des actions menées par le passé et leurs répercussions sur la vie du quartier. Pour y parvenir l'association a dû quitter son statut d'observateur passif et va à la rencontre des décisionnaires locaux, quitte à aller à la confrontation.

Les sollicitations directes des entreprises du secteur furent dans un premier temps sans résultat. L'association s'est retournée vers la ville de Nantes comme principal interlocuteur et intermédiaire avec les autres parties prenantes du territoire. C'est vers les élus et les techniciens de la ville qu'ils tentent de faire remonter les informations dans l'espoir que le poids de la ville sur les industries alentours ait plus d'impact que celui d'un petit village isolé. Il en va ainsi pour tous les problèmes qui pèsent sur la vie du quartier : l'entretien des bas-côtés, les nuisances sonores et olfactives, le ramassage des ordures, la vitesse des véhicules...

La nouvelle stratégie de Roche-Maurice est donc de ne plus rien laisser passer et d'aller aux devants des éventuelles nouvelles nuisances pour le quartier. L'association se montre très réactive et vigilante sur tout ce qu'il se passe, sur toutes les décisions qu'il se prend et qui pourraient avoir un impact sur le quartier. Face aux lacunes de communication, elle part à la chasse aux informations dès qu'un projet apparaît sur le secteur, quand elle ne s'invite pas à la table des négociations. Pour exister, le quartier doit se faire entendre.

« Si on ne crie pas trois fois plus fort que les autres, eh bien... C'est fichu. »

- La militante

Ce caractère revendicatif a réussi progressivement à marquer les esprits. La détermination de l'association d'entrer dans une véritable résistance face à son environnement a fait gagner au quartier le surnom de « village de Gaulois » auprès des élus de la ville. Le quartier cultive un certain esprit révolutionnaire, en réaction à sa situation et à tout ce qu'il a dû endurer depuis plusieurs décennies. Le baptême du square en est la démonstration la plus parlante. Laissé au soin des habitants du quartier, le nom choisi fut celui de « Toussaint Louverture », en référence au chef de file de la révolution haïtienne et qui mena la colonie à son indépendance. Tout un symbole.

L'IMPUISSANCE

L'association, et le quartier avec elle, a réussi à se faire entendre, à défaut d'être écoutée. C'est une stratégie épuisante, répétitive et fastidieuse et qui ne porte pas toujours ses fruits. Si des solutions sont trouvées comme par exemple pour le relogement des populations Roms qui s'étaient implantées illégalement à l'extrémité du village, pour d'autres sujets cela semble en revanche impossible ; le port ne déménagera pas, pas plus que les équipements déjà implantés et en plein état de fonctionnement. C'est alors une affaire de compris, basés sur la bonne volonté des participants. Ces problèmes se confrontent aux temps longs des politiques de la ville qui s'accordent mal avec la réalité de la vie quotidienne à Roche-Maurice.

Il y a un temps institutionnel fait de recherches, d'études, de consultations, d'appels d'offres, de constitution de budgets, parfois pluriannuels, et de pédagogie pour expliquer le pourquoi et le comment, avant qu'enfin un projet puisse entrer en phase opérationnelle. La complexité du secteur oblige aux tâtonnements et exacerbe la lenteur du processus dès lors qu'il s'agit de gérer une situation conflictuelle sur ce territoire qui n'est plus réellement régi par la logique urbaine habituelle.

« Roche-Maurice n'est pas un quartier à problème, mais à complexités »

- Abbassia Hackem

« On est un peu le cul entre deux chaises. On jouxte la zone industrielle et on est une zone d'habitation. On a souvent changé d'appellation. On découvre régulièrement sur les papiers qu'on a changés d'affectations. Le pire, non, le meilleur ! Ils avaient mis « Zone traditionnelle à conserver ». On s'est dit ça y est c'est un zoo ici ! Mais ça n'a pas duré parce que ça devait bloquer quand même les aménagements. »

- La militante

Un autre élément à prendre en compte est celui du fonctionnement même de la ville. Jusqu'à il y a une dizaine d'années Il y a un aveu d'impuissance face au décalage qu'il s'opère entre les demandes des habitants et les réponses qui peuvent être apportées. La réalité des échelons, la multiplication des interlocuteurs et, surtout, la diminution du budget et des effectifs obligent à une hiérarchisation des interventions. Ce n'est pas un manque à proprement parler de considération pour Roche-Maurice, c'est un phénomène qui touche tous les quartiers de Nantes mais la configuration de ce quartier, de même que son vécu, laisse croire à un acte délibéré de la part des instances locales.

Il serait injustifié de dire qu'il n'y a pas eu d'éveil de la conscience politique nantaise, qui porte aujourd'hui un regard plus attentif sur le quartier. Les combats de l'association semblent fonctionner : la situation paraît avoir arrêté de se détériorer et le quartier est pris en compte pour le développement futur de la zone comme en atteste son inclusion dans le périmètre d'étude du projet du Bas-Chantenay. Il y a une intention manifeste de « rectifier le tir » comme me l'a confié un agent des services municipaux. Suite aux plaintes et aux réclamations des habitants, plusieurs aménagements ont été réalisés pour tenter d'améliorer le cadre de vie des habitants dans le quartier. Après la réalisation des infrastructures routières, des végétaux ont été plantés sur les bas-côtés pour adoucir le paysage. Plus tard, il y eut l'aménagement du square en reconnaissance de toutes les luttes passées de l'association, mais aussi dans le but de répondre à un manque de lieu de vie communautaire sur le quartier, à défaut de pouvoir y construire un équipement de plus grande envergure. Plus récemment encore le réaménagement du quai, avec



l'aide du Grand Port Maritime, a essayé de recréer les liens qui unissaient le quartier avec la Loire en en rendant les accès de nouveau accessibles.

Ces gestes urbanistiques n'endorment pas pour autant la vigilance de l'association qui, si elle y voit des avancées significatives pour l'amélioration du cadre de vie dans le quartier et une main tendue de la part de la ville vers Roche-Maurice, voit également dans ces aménagement les signes d'un urbanisme de repentance qui cherche à masquer les problèmes de fond dont souffre le quartier en essayant de maquiller la réalité. Elle sait que la route est encore longue avant que Roche-Maurice ne redevienne un lieu de vie apaisé.

LE RENÉGAT

« Ici je suis seul au monde »

En longeant les quais qui bordent le quartier de Roche-Maurice, peut-être apercevrez-vous comme moi des gens en contre bas, debout au bord de l'eau, fixant avec attention une petite tâche colorée s'agitant sur la Loire. Au milieu des hautes herbes, ils écoutent en silence une radio dont le son se mélange à celui du clapotis des vagues. Il est difficile de savoir depuis combien de temps ils sont là ni combien de temps ils comptent y rester. Ils sont aussi droits et immobiles que les perches plantées à leurs côtés.

J'observe ce tableau du haut du quai. C'est la fin de l'après-midi : il fait un temps magnifique, le ciel est clair et le vent est doux ; une belle soirée s'annonce. Les activités aux alentours ralentissent, la circulation s'apaise, le paysage devient silencieux. Au bout d'un certain temps un des pêcheurs commence à replier précautionneusement ses affaires. Lentement, il rebrousse chemin et se dirige vers sa voiture. Sur

son passage il salue son voisin dans un échange de paroles presque inaudible. Il charge ses affaires, démarre et rentre chez lui car il ne vient pas d'ici.

Il n'y a plus qu'un seul pêcheur ce soir mais ils sont pleins d'autres comme lui à connaître cet endroit. C'est un « bon spot » à ce qu'il se dit, ça mord bien. Pour autant, il n'y a pas de concurrence. Chacun vient quand il veut, autant de fois qu'il le souhaite, chacun ayant ses petites habitudes. Il n'y a rien d'officiel sur ce quai et les gens qui viennent ici évitent de trop en parler. C'est un secret commun. Il n'y a pas de bouche à oreille, chacun est venu ici par hasard et y a trouvé ce qu'il cherchait, chacun pour une raison que les autres ignorent. Mais personne ne sait ce dont il s'agit. Entre eux, ils se reconnaissent tous, même s'ils ne se connaissent pas. Ils se saluent mais ne se parlent pas ou que très peu. Chacun respecte l'intimité de l'autre ; le quai de Roche-Maurice est un véritable lieu de recueillement. Certains restent jusqu'au coucher du soleil, quand toute l'agitation de la Loire s'est estompée que le lieu devient apaisé. L'instant est magique.

Si vous allez leur parler, alors vous croiserez peut être un jeune père de famille originaire de Corsept qui vient pêcher à Roche-Maurice depuis bientôt un an. Il faut qu'il vous raconte son histoire car vous sera contée celle d'un hors la loi ligérien qui cherche à se faire oublier pour mener une vie paisible.

Né sur la rive sud du fleuve il a toujours eu un contact fusionnel avec la Loire. Il ne peut en être éloigné trop longtemps sans se sentir mal. Il doit venir s'y ressourcer, c'est pour cela qu'il n'a jamais vraiment quitté la région. Il ne sait plus à quel âge il a commencé à s'adonner à la pêche. Il aime à dire qu'il en avait déjà une dans les mains avant de savoir marcher. C'était pour lui une évidence, comme un moyen de se rapprocher encore un peu plus du fleuve et d'entrer en communion avec lui. Aujourd'hui c'en est devenu un rituel salvateur. Il vient plusieurs fois par semaine, après sa journée de travail et avant de retourner chez lui rejoindre sa famille.

Il y a quelques temps encore il ne venait pas à Roche-Maurice pour pêcher, il avait sa propre pêcherie dont il avait hérité à côté de Corsept. C'était un vieux cabanon plutôt défraîchi et pas vraiment légal non plus. C'était un lieu où il aimait beau-

coup aller, seul ou accompagné de ses enfants avec lesquels il restait des heures à pêcher à l'abri des regards, cachés au cœur des marais. Ce n'est pas qu'il est misanthrope, la preuve en est qu'il vous répond volontiers lorsque vous lui parlez, mais il apprécie ces moments de pause. Ça lui permet de se vider l'esprit, de faire le point et de repartir à zéro après une journée éprouvante. Il me récite un message que Churchill, dont j'apprends par la même ses talents de pêcheur, laissa sur un navire de pêche de plaisance: « On revient de la pêche lavé, purifié, purgé des problèmes politique et de la vie, tout rempli d'un grand bonheur ». La pêche serait-elle le dernier lieu de tranquillité absolue ? Il en était convaincu.

Aussi, quand les policiers sont venus l'arrêter et perquisitionner sa pêcherie, il tomba de haut. En plus des six cent euros d'amende pour ne pas être en règle dans son activité – car toute pêcherie se doit d'être déclarée et son propriétaire être muni d'une carte de pêche, ce qui n'était le cas ni pour l'un ni pour l'autre - il fut contraint d'abandonner son coin de paradis vermoulu et se vit interdire toute possession et utilisation de nouvelle pêcherie dans le secteur. Désarmé, mais désormais en règle, il tenta de chercher un nouvel endroit où venir retrouver ces moments de paix. Il a longtemps cherché, dans le nord Loire, pour tenter d'oublier ces souvenirs encore douloureux. Travaillant désormais du côté de Saint-Herblain il descendit vers la Loire et la longea, mais si près de la ville il y a peu d'endroits propices à cette activité. Il y avait bien les jetées là-bas, un peu plus loin en aval mais pour y accéder il aurait fallu traverser une zone en chantier, et il ne voulait pas avoir de nouveaux ennuis.

C'est au hasard d'une balade qu'il a découvert Roche-Maurice. Il trouva dans ce quartier une terre d'accueil qui ne le jugea pas, qui le reçut en lui offrant tout ce dont il avait besoin sans lui montrer la moindre réticence bien qu'ils soient de parfaits inconnus l'un pour l'autre. A vrai dire, c'est d'abord un quai à fleur d'eau correspondant parfaitement à ses critères qu'il a découvert et qui se trouvait aussi être au pied d'un quartier dont il ne sait à peu près rien encore aujourd'hui. Je lui en appris le nom. Il mâchouilla cette nouveauté pendant un certain temps, comme un carpe circonspecte à la

vue d'une mouche de ligne, avant qu'elle ne s'en saisisse d'un coup à pleine bouche. Il put mettre un mot sur les choses qui l'entouraient. Sur le paysage, sur les maisons, sur le quai. Mais pour lui le quai restera toujours à part. C'est un élément distinct du paysage, une pièce qui a son existence propre, coupée du quartier par la route et coupée de celle-ci par le dénivelé. Lorsqu'il descend, tout le reste disparaît. Ce quai lui fournit tout ce qu'il a besoin pour sa pêche. Il s'y sent bien. Parfois un cargo passe sur la Loire et vient perturber la tranquillité de son flotteur. Il aime cette confrontation d'échelle qu'il ne saurait retrouver nul par ailleurs. Mais il y aussi ces couchés de soleil sur la Loire comme lui seul peut les voir au bord de l'eau les jours de belles soirées comme aujourd'hui et dont je suis un témoin privilégié.

Tout ce qu'il savait de ce lieu c'était qu'auparavant il s'agissait d'un quai que les pompiers pouvaient utiliser pour éteindre un incendie sur un navire. Aujourd'hui ce n'est plus vraiment nécessaire et il a été réaménagé en petit espace verdoyant qu'il trouve plutôt agréable même s'il ne juge pas très malin d'avoir placé un banc juste devant les escaliers. Il a été séduit par cette jetée sortant à peine de l'eau, rendue à son état sauvage avec ses hautes herbes jaillissantes des pavés. Il entend à peine la route qui le surplombe. Avant on pouvait même y descendre en voiture, directement sur le quai, mais l'accès a été condamné et aujourd'hui il faut marcher un petit peu plus pour venir depuis sa voiture. Mais le plaisir reste entier.

Aujourd'hui n'a pas été un bon jour. Il n'y a qu'une seule anguille dans sa bourriche. Après mon départ, optimiste et philosophe, il restera encore une heure ou deux à tenter d'alourdir son panier. Il s'en retournera alors chez lui avec il espère quelques de quelques silures de plus. Mais qu'importe, ce qui comptait c'était le moment présent là-bas, sur le quai. Il ne sait pas quel jour il y retournera, mais il est sûr qu'il y reviendra, quand il en aura envie, quand il aura besoin de s'oublier, et de se faire oublier, sur ce quai coupé du monde.

L'ANONYMAT

Roche-Maurice a été dissous dans son environnement rendant aujourd'hui difficile la compréhension du quartier, de son histoire et de ses attaches. Sommes-nous toujours à Nantes ? Sommes-nous déjà à Saint-Herblain ? Sommes-nous encore en ville ?

« Ce que les gens oublient c'est où est la pancarte de Nantes. Parce que beaucoup pensent que c'est Saint-Herblain.

Enfin si eux aussi ils oublient à Nantes, qu'ils nous mettent commune libre !

Oui d'ailleurs on avait dit « puisque c'est comme ça on va demander à changer et on va demander à passer à Saint-Herblain puisque Nantes nous oublie et ne s'occupe pas de nous, autant qu'on aille à Saint-Herblain. Mais ils n'ont pas voulu de nous. »

- La militante et la native

D'une façon paradoxale, l'exclusion de facto du quartier du tissu urbain métropolitain le fait renouer avec son histoire en retrouvant ici une certaine forme d'autonomie. Il évolue seul dans une zone qui appartient à tout le monde et personne à la fois. Il est un quartier de la ville de Nantes mais en même temps en dehors du système urbain de la métropole. L'incertitude qui plane autour du quartier le rend appropriable pour des personnes extérieures comme sont appropriables les zones abandonnées. Le quartier dégage un sentiment de liberté, une impression qu'il est permis ici de faire des choses qui ne le serait pas ailleurs et qu'à l'image du quartier lui-même il est possible de se faire oublier à son tour. Ainsi des chasseurs viennent avec leurs fusils traquer les lapins qui courent le long des voix ferrés, le parking sert de rendez-vous amoureux pour les amants secrets, le square Toussaint Louverture fait office de camping d'une nuit pour les randonneurs de passage.

« Peut-être qu'il y a quelque chose dans l'esprit des gens. »

Oh c'est Roche-Maurice on peut faire ce qu'on veut »... »

- La militante

La déconsidération du quartier par la métropole a remis en cause son identité première de village d'ouvrier et lui donne aujourd'hui l'image d'un quartier qui n'a plus d'ancrage sur son territoire, sans influence sur son paysage. Roche-Maurice est un quartier méconnu. Il est souvent l'objet d'une découverte fortuite que l'on se remémore à l'évocation de son environnement, il est un isolat duquel on ne garde qu'un souvenir fugace.

Paradoxalement, c'est peut-être cet oubli, qui est devenue la composante principale de ce quartier, qui lui donne de nouveau corps, en venant remplir le trou béant laissé vide par le départ des ouvriers et que Roche-Maurice n'a jamais réussi compenser. L'ancien village autonome a été rattrapé par la ville et il paraît plus difficile que jamais de comprendre le rôle et la place que celui-ci occupe dans la métropole nantaise.

A part peut être : « sous le pont exactement »¹.

¹ Référence au titre d'un article consacré à Roche-Maurice dans le numéro du Presse Océan Dimanche paru le 02/08/09



ECOLE NATIONALE SUPPLÉMENTAIRE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS AU DROIT D'AUTEUR

AUJOURD'HUI

LA MUTATION D'UN QUARTIER ORDINAIRE

Roche-Maurice s'est réveillé après plusieurs décennies de mise en sommeil forcée. Malgré l'absence de schéma planificateur pour le développement du quartier, une nouvelle dynamique urbaine s'est néanmoins manifestement instaurée sur ce territoire depuis une quinzaine d'années. En raison des spécificités de la typologie et de l'environnement du quartier, il s'agit d'une mutation lente, aux acteurs anonymes et qui n'est régie par aucune instance régulatrice du territoire. Le maintien à l'écart de Roche-Maurice des grands projets d'aménagement et de revalorisation urbaine que d'autres secteurs de la métropole nantaise ont pu connaître a participé à l'élaboration d'une fabrique « ordinaire »¹ de ce quartier dans un environnement qui aurait pu laisser présager un autre déroulement.

Si l'oubli a été une source de tourments pour les habitants de Roche-Maurice, peut-être a-t-il été aussi une protection face à des mutations urbaines plus drastiques. Considérant la typologie bâtie et la localisation de ce quartier en bords de Loire, il est difficile de ne pas faire le lien avec le village voisin de Trentemoult. Ce quartier qui a fait l'objet d'une attention toute spécifique est aujourd'hui un cas type de l'aboutissement du processus de gentrification. Malgré les apparences, ce quartier n'a plus rien à voir avec ses origines populaires et est devenu aujourd'hui un territoire à forte valeur ajoutée. A l'inverse Roche-Maurice a préservé une certaine mixité sociale et les anciens habitants n'ont pas été contraints de

1. Au sens développé par Marie-Flore Mattei pour le PUCA (2013), en opposition à l'espace urbain fabriqué hors des opérations d'urbanisme.

déménager sous la pression foncière et parviennent toujours tant bien que mal à incarner sa mémoire.

Toutefois ce constat semble de plus en plus remis en question par ses habitants historiques qui voient dans ses évolutions récentes les prémices d'une mutation urbaine à l'issue incertaine, redoutant une « Trentemoultisation » de leur quartier. A la rénovation du bâti ancien du quartier sont venues s'ajouter des pièces d'architecture contemporaine, par greffons ou entités spécifiques, ainsi que des formes de réappropriation de l'espace urbain par les habitants. Le spectre de la gentrification plane sur le quartier bien que tous les habitants, anciens comme nouveaux, s'y refusent. Personne ne souhaite pour Roche-Maurice le destin de Trentemoult bien que chacun envie l'image que ce quartier dégage. Aussi lorsque dans une même rue plusieurs maisons sont repeintes de couleurs vives, il est difficile de savoir s'il s'agit d'un clin d'œil envieux ou bien plutôt d'un pied de nez ironique au cousin de l'autre rive.

Roche-Maurice cultive son paradoxe, à mi-chemin entre la zone industrielle et le village pittoresque. Preuve en est l'amélioration du cadre bâti résidentiel s'est accompagnée d'un développement économique du quartier qui regroupe aujourd'hui en son sein une grande diversité d'activités.

L'oubli du quartier s'est avéré être le moteur inattendu d'une nouvelle dynamique urbaine pour ce quartier. Contrairement à d'autres, il n'a privilégié aucun processus, qu'il soit résidentiel ou économique et la combinaison de ces deux mécanismes ont participé à la revalorisation du quartier. Les évolutions qui s'opèrent à Roche-Maurice sont peut-être le signe du dépassement de son statut de « quartier à part » et peut-être aussi celui de sa sortie de l'oubli. La mise en place de cette nouvelle fabrique urbaine à Roche-Maurice donne à ce quartier de nouvelles vocations et le remet dans le sillage de la métropole duquel il avait été écarté. Le nouvel usage du quartier par ses nouveaux occupants participe à l'écriture d'un autre récit qui, s'il peut être perçu comme positif, laisse craindre que cela ne se fasse au détriment de la mémoire d'un quartier dont l'usage standardisé pourrait effacer les dernières traces.



«Je suis nantais»

L'AMOUREUX

A l'angle de deux rues débouchant sur le quai de Roche-Maurice, se trouve une vieille maison aux fenêtres sans volet posées sur des balcons en fonte. Depuis l'extérieur il est difficile de se faire une idée de son agencement, où celle-ci commence et où elle s'arrête. Plusieurs pignons se chevauchent comme si trois maisons avaient fusionné en une. La façade principale s'aligne sur le bâti mitoyen mais passé le virage elle vient se mettre en retrait de la rue laissant découvrir un jardin arboré caché derrière un vieux mur en pierre. C'est de ce côté-ci de l'édifice que se situe la porte d'entrée. Elle est en retrait de la rue et protégée par un portillon bleu clair en bois un peu vermoulu.

Il est dix heures, j'ai rendez-vous avec le propriétaire de la maison qui se dresse devant moi.

Tout ce que je sais de lui c'est qu'il est photographe et il qu'il semble avoir une vie assez mouvementée. Cela fait maintenant plusieurs minutes que j'attends devant la porte, contemplant patiemment sa couleur qui est la même que celle du portillon d'entrée et d'une partie des murs de la maison, dans

l'espoir d'entendre un bruit provenant de l'intérieur. Il n'y a de sonnette nulle part et frapper une nouvelle fois à la porte frôlerait l'impolitesse.

Finalement une fenêtre s'ouvre à l'étage et une tête apparaît par-dessus l'allège. Nous échangeons quelques mots et mon interlocuteur s'excuse de ne pas avoir réagi plus tôt trop plongé dans son travail. Quelques minutes plus tard, mon hôte apparaît à la porte d'entrée. J'entre.

Cela fait maintenant dix ans qu'il habite dans cette maison avec sa famille. Il l'a découvert lors d'une séance photo pour le Port Autonome il y a quelques années. Il était à la recherche d'une maison depuis dix ans et cette fois là ce fut le coup de foudre. La maison était une ruine qu'il entreprit de retaper seul. Il lui fallut plus d'un an pour que celle-ci devienne ce qu'elle est aujourd'hui. L'intérieur est à l'image de l'extérieur, une sorte de bricolage architecturale : la pierre, le bois et le carrelage se mélangent au sol et se superposent parfois. Aux murs sont accrochés des photographies mais également des peintures, des croquis et des pense-bêtes. Sur les meubles et la cheminée s'empilent des documents et des objets formant des strates sédimentaires révélant l'histoire des habitants des lieux. Il n'y a pas de cloison, seulement des niveaux de différentes hauteurs pour délimiter les espaces du rez-de-chaussée : le hall d'entrée, la cuisine, le bureau et le salon où nous nous installons. Assis sur un pouf devant la cheminée en fumant une cigarette et jetant ses cendres dans les braises froides, il me décrit la vie qu'il mène ici, comment il va chaque jour à sa fenêtre prendre en photo le paysage de la Loire. Ses disques durs sont pleins de clichés de ce quartier, il ne les a jamais triés, mais il continue d'en prendre. Inlassablement.

Il est pour ainsi dire tombé amoureux de ce quartier. Il y a quelque chose à Roche-Maurice qu'il ne trouve pas ailleurs. D'abord, dans son cadre atypique : la dernière zone portuaire de Nantes. Ensuite dans le lieu : un quartier de maisons en bord de Loire à Nantes. Le seul ! Qui plus est à cinq minutes du centre-ville en voiture. Enfin, dans son histoire. Lorsqu'il est arrivé à Roche-Maurice, il n'avait vu que les atouts perceptibles de sa future maison, mais depuis il a appris à connaître

l'endroit où il vit ainsi que la vie des personnes qui l'occupaient avant lui. Il est allé à la rencontre des anciens habitants avec qui il entretient d'excellentes relations et qu'il connaît pratiquement tous. Il connaît tout autant les nouveaux habitants qui comme lui ont su discerner les avantages qu'offrait la vie à Roche-Maurice. Sans s'en rendre compte il est peut-être la dernière personne du quartier à perpétuer l'esprit communautaire de l'ancien village. Tout en me montrant ses différentes œuvres éparpillées aux quatre coins de la pièce, il m'énumère tous les habitants que je devrai rencontrer pour mon travail. Plus tard il me fit faire un tour du quartier pour aller à leurs rencontres, n'hésitant pas à frapper aux portes et aux fenêtres de tout le quartier. Il se sent chez lui ici et il ne pense pas être le seul à ressentir cela. Comparé à d'autres quartiers, Roche-Maurice a selon lui réussi à conserver tant bien que mal un certain esprit communautaire, quoi qu'on en dise. Il y a une véritable entraide entre voisins qui n'hésitent pas à franchir le seuil de la maison d'à côté pour y demander un œuf ou un coup de main. Les jours de beaux temps, tous les enfants du quartier jouent dans la rue. Autant de preuves qui lui font dire qu'aujourd'hui Roche-Maurice est toujours plus ou moins un petit village là où d'autres quartiers de Nantes ont sombré dans l'anonymat d'un voisinage peuplé d'individualistes. Il habite un quartier de résistants.

Alors non, vraiment, il ne regrette pas d'avoir pris la décision de s'y installer il y a dix ans. Il est heureux ici.

Et de toute façon, me lance-t-il de l'autre bout de la maison en se versant un café, cela ne sert à rien les regrets. Il préfère aller de l'avant. Il bouge, il voyage. Il a beaucoup voyagé à travers le monde mais il finit toujours par revenir à Roche-Maurice. Et c'est encore ici qu'il voyage le mieux. Dès son réveil, il se dirige vers sa fenêtre et observe la Loire et les bateaux qui y passent, son appareil photo à la main. Il s'imagine comme Jules Verne avant lui, embarquer sur l'un d'eux pour une destination lointaine et inconnue. Le quartier est un lieu inspirant qui se meut et change chaque jour, l'emmenant en voyage tous les matins. Il est conscient d'habiter un quartier unique au monde. Seul à ses yeux un village sous le pont d'Aquitaine ou celui de Brooklyn pourrait tenir la comparaison. Rein de

moins. Il tire une certaine fierté d'habiter dans ce quartier et il aime le faire découvrir à ses amis qui tombent à leur tour sous le charme de cet ancien village de pêcheurs et de l'atmosphère qu'il s'y dégage.

Certes le tableau n'est pas aussi idyllique qu'il aimerait le peindre, il y a bien quelques nuisances, mais il les relativise. Lui-même s'en accommode, de par son mode de vie faisant qu'il s'éloigne du quartier au plus fort de l'activité de la zone, mais également parce qu'il savait à quoi il s'exposait en venant vivre ici et qu'il savait qu'il devrait faire des compromis, comme un pacte passé avec l'environnement du quartier. Il comprend le combat de l'association et il soutient pleinement les actions menées, même si lui-même avoue ne pas être très engagé dans leurs démarches. Il est lucide sur la situation du quartier, sur le rôle du port, son importance pour la ville de Nantes et des acteurs économiques qui gravitent autour. Aussi, lorsque l'on évoque le devenir de Roche-Maurice, il est serein et confiant. Il n'a rien contre le changement et pour lui ceux qui se sont déjà opérés sur le quartier, dont il est un exemple vivant, ne sont que les prémices d'une montée en puissance du secteur dans les années à venir. Il ne pense pas que ce quartier changera intrinsèquement, bien qu'il risque de se faire rattraper par la ville un jour. D'ici une trentaine d'années il juge que Roche-Maurice sera un quartier à part entière de cette ville qu'il adore. Quel genre de quartier ? Il ne le sait pas vraiment et c'est peut-être là ce qui l'inquiète le plus car il lui est impossible d'imaginer Roche-Maurice devenir un quartier comme un autre, ou pire, un nouveau Trentemoult. C'est une possibilité qu'il redoute. Il abhorre le terme de « gentrification » et ses conséquences. Trentemoult, c'est chiant. C'est l'anti-Roche-Maurice. S'il devait en prendre le chemin, ce serait la fin du quartier.

Mais il y a un fait qui lui donne de l'espoir, qui lui fait dire que cela n'arrivera pas. A la différence de Trentemoult, Roche-Maurice est nantais. Viscéralement même. Bien qu'il s'en dégage. Et ce paradoxe ne le rend que plus attrayant à ses yeux.

Comme pour démontrer ses dires, il me propose de me déposer au tramway Il me montre au passage ses habitudes du

quotidien, où fait ses courses, où ses enfants vont à l'école. Il pointe des rues vers Chantenay et Bellevue, parfois ailleurs, souvent vers le centre-ville. Depuis sa voiture, le quartier ne semble plus du tout enclavé et apparaît être au centre d'un rayonnement d'activités qui le relie à la ville de Nantes.

Il me dépose à un feu à proximité d'une station de la ligne 1. Cet amoureux de Roche-Maurice m'a offert une vision à contre-courant des précédentes en me faisant voir avec ses yeux ce quartier atypique, peuplé de gens qui le sont tout autant.

UN RECENTREMENT

Depuis la réalisation de la ZAC Montplaisir à la fin des années quatre-vingt, ce secteur n'a jamais connu de baisse d'activité et regroupe aujourd'hui de nombreux acteurs de l'économie nantaise. La constitution progressive de ce tissu économique de premier plan a positionné Roche-Maurice à un pivot d'échanges entre acteurs de la métropole. Cela s'est traduit par un trafic accru sur les routes adjacentes mais également par l'apparition de nouveaux protagonistes dans le paysage économique du quartier lui-même. Une observation détaillée des éléments constituant le quartier révèle la présence d'un grand nombre d'acteurs économiques parmi lesquels nombres de sièges d'artisans indépendants, mais également de PME et d'entreprises de plus grandes envergures. S'y trouve aussi plusieurs professions libérales, dont une agence d'architecture, ainsi qu'un studio d'enregistrement et de production musicale reconnu à l'échelle métropolitaine. Enfin, deux enseignes de restauration viennent finir de compléter le tableau des activités économiques présentes sur Roche-Maurice.

La densité et le large panel d'activités regroupées au sein du quartier sont un fait remarquable et inédit pour un quartier de cette taille. Un tel phénomène est à lier aux changements opérés sur l'environnement du quartier et ce de deux manières. Il y a véritablement eut une forme d'osmose, au sens chimique du terme, entre le quartier et ses alentours. L'activité économique de la ZAC Montplaisir est venue imprégner le quartier de Roche-Maurice en profitant des opportunités foncières disponibles sur le quartier où des terrains ont été achetés pour y construire de nouveaux édifices quand les acquéreurs n'ont pas rénové un ancien bâtiment, participant ainsi pleinement à la réhabilitation du quartier. Ce ne sont pas des zones hermétiques, le quartier et la ZAC interagissent et s'attirent. « Comme quand on est breton » m'a glissé malicieusement l'architecte du quartier avec qui j'eus l'occasion d'évoquer cette cohabitation. C'est un donnant-donnant urbain où les uns viennent chercher un cadre plus hospitalier et où les autres y trouvent une source de développement. Alors que le quartier n'avait pas été reconnu par les aménageurs au

moment de l'élaboration de la ZAC, celle-ci tend aujourd'hui à se rapprocher de Roche-Maurice au point que la partie nord du quartier devienne un savant mélange d'habitants et de salariés, assurant ainsi une transition urbaine entre les deux secteurs. En l'absence de régulation de l'occupation du foncier, il y a eu une mutation hétérogène du bâti selon les opportunités que celui-ci avait à offrir. A l'intérieur du tissu résidentiel sont apparus des locaux d'activités et ce processus a permis au quartier d'avoir la grande richesse fonctionnelle observable de nos jours. La confrontation brutale initiale entre les deux secteurs frontaliers est ainsi devenue entente cordiale. Tous les acteurs du secteur se connaissent et se revendiquent de Roche-Maurice.

« Il y a un esprit Roche-Maurice ».

- L'architecte

Faut-il voir dans ce glissement une camaraderie d'infortune? Rien n'est moins sûr car la réalisation des lourdes infrastructures routières ont eu pour effet de rendre ce territoire extrêmement attractif en raison de son accessibilité et de ses facilités d'échanges. Le quartier est à un nœud logistique à la rencontre du périphérique, d'une zone d'activité dense et d'un Port dynamique. C'est également un itinéraire bis pour nombre de nantais souhaitant rejoindre le centre-ville lorsque la rocade est saturée. Le corolaire de ce constat est que le quartier profite d'un certain effet « vitrine ». L'important trafic routier qui emprunte chaque jour les axes passant devant Roche-Maurice le rend visible aux yeux des utilisateurs de la métropole.

Le facteur commun entre ces deux aspects de l'activité économique du quartier est qu'ils n'ont été rendus possibles qu'avec la réalisation des aménagements occasionnés durant les années quatre-vingt, ceux-là même qui sont accusés d'avoir plongé le quartier dans l'oubli. Si ces infrastructures ont physiquement enclavé Roche-Maurice, elles ont également permis de drainer des personnes venues de l'extérieur vers ce quartier en les faisant passer devant celui-ci et le leur faire peut-être découvrir par la même occasion. De fait, alors même que les habitants se sentaient de plus en plus oubliés, le quartier gagnait en visibilité.

Au-delà de l'utilisation des infrastructures routières, le nouveau positionnement de ce quartier dans la dynamique métropolitaine est indissociable de la présence du Grand Port Maritime qui s'est renforcée d'année en année sur ce secteur au gré des différents aménagements et notamment ceux réalisés sur l'île de Nantes. Réparti sur les deux rives de la Loire, à l'est et en face du quartier de Roche-Maurice pour ce qui concerne les sites nantais, le Port est un haut lieu de l'économie de la métropole ligérienne et une source d'emploi pour près de six mille personnes. La montée en puissance de ses différents domaines d'activités a été le moteur principal des transformations portées aux infrastructures de transport sur le secteur et, réciproquement, le Port s'appuie aujourd'hui sur les équipements présents et leurs possibilités logistiques pour développer son activité. Bénéficiant de l'appui politique de la métropole nantaise, le Port ne déménagera pas de ce secteur et compte au contraire affirmer encore un peu plus sa place dans cet ensemble urbain. Ainsi, même si la cohabitation avec les habitants du quartier est parfois difficile, le Grand Port Maritime est devenue une composante intégrante de Roche-Maurice et contribue à sa nouvelle identité.

A l'image du périphérique, le Port a un pouvoir d'attraction du monde extérieur mais d'une toute autre envergure. Il est l'articulation entre des marchandises venues de l'autre bout du monde et qui seront dirigées ensuite vers un ailleurs qui va bien au-delà de Roche-Maurice. Les trains de marchandises passent à l'intérieur du quartier, les convois de camions autour. Plusieurs fois par semaines des bateaux passent sous les fenêtres du quartier et accostent aux quais adjacents. Le quartier existe aux yeux des navigateurs russes, espagnols et allemands qui y font escale.



UN RENOUVEAU

Les évolutions incontrôlées du secteur ont participé au façonnage d'une ambiance et d'un paysage loin de l'apathie dans laquelle fut plongé le quartier après la crise industrielle des années soixante-dix. Si l'agencement du quartier n'a pas permis la résurgence d'une urbanité dans le secteur, les transformations survenues dans le quartier ont néanmoins produit un nouveau décor urbain exceptionnel dont le Port et le pont sont les pièces maîtresses. Les nombreuses grues qui jalonnent les quais sont autant de totems urbains, le silo à grain apparaît comme un véritable monument, le pont de Cheviré devient une nouvelle ligne d'horizon. L'activité alentour participe à l'élaboration d'une ambiance unique où le paysage sonore est aussi riche que le paysage visuel. Si le quartier peine à trouver un sentiment d'existence dans cet ensemble, il est néanmoins manifeste qu'il s'y dégage une identité propre qui, elle, lui est étroitement liée. Il se développe dans ce quartier un imaginaire semblable à nul autre et qui ne laisse pas indifférent. Il peut être calvaire quotidien pour les uns ou bien éternelle source d'émerveillement pour les autres. D'un côté celui-ci peut paraître extrêmement attractif en raison de son ambiance et de son dynamisme économique. De l'autre, les mêmes éléments peuvent être considérés comme sources de nuisances venant saboter un cadre de vie qui aurait pu être tout autre.

La différence de point de vue réside dans l'utilisation qu'il peut être fait de ce territoire. Ceux qui en ont une image plutôt positive sont ceux qui en sont des utilisateurs à temps partiels: les salariés, les visiteurs occasionnels, les habitants qui quittent leurs domiciles en journée pour aller travailler à l'extérieur du quartier. A l'inverse, l'image négative appartient aux utilisateurs à plein temps du quartier, qui sont principalement des habitants de longue date pour qui les changements survenus ont également changé l'usage qu'ils avaient de ce territoire.

La temporalité est donc une composante fondamentale du quartier. Dans le temps long de sa mutation, le développement de la zone d'activités a induit un glissement des pratiques duquel a résulté la mise en place d'une temporalité

spécifique au quartier. Elle scinde ses usages entre l'aspect économique et résidentiel et fait qu'ils se succèdent sans se côtoyer et bénéficient ainsi des avantages sans avoir les inconvénients. En conséquence pour les personnes ne s'accordant pas sur ces temporalités, ce qui est le cas des résidents permanents du quartier (retraités, travailleurs à domiciles), la cohabitation n'est pas la même et les éventuels avantages sont ternis par les nuisances de la journée. Il est donc préférable d'avoir un mode de vie pendulaire entre Roche-Maurice et ailleurs, un usage temporaire du quartier qui permet à ses habitants d'en apprécier les agréments sans risquer l'overdose. Et c'est parce que cette dualité dans le fonctionnement de Roche-Maurice correspond au mode de vie d'une nouvelle catégorie d'habitants que le quartier connaît un renouvellement de sa population depuis une quinzaine d'année.

En se replaçant dans le contexte du quartier de la fin du siècle dernier, il faut imaginer Roche-Maurice comme étant alors « un village en ruine peuplé de vieilles bretonnes dans des maisons vétustes » pour reprendre les termes employés par la native que j'ai pu rencontrer. De nombreux édifices sont alors en vente dont un certain nombre offrant une vue sur la Loire. En raison de l'oubli du quartier par les autorités, de son isolement et de son environnement peu hospitalier, malgré les atouts non négligeables que présentaient le quartier, il n'a pas attiré massivement les investisseurs et n'ont donc pas été à l'origine de sa rénovation. La dynamique a été initiée par un petit groupe de particuliers en marge de ces investisseurs. Ils sont venus s'implanter dans ce quartier, reconnaissant les qualités du lieu, sa morphologie, son emplacement, son patrimoine et les opportunités immobilières dont les prix extrêmement bas ont su dissiper les doutes des premières impressions peu engageantes de l'environnement direct. Ces nouveaux arrivants ont alors réinvesti d'anciennes bâtisses, les rénovant souvent par leurs propres moyens et de façon autonome. Ce phénomène spontané et sporadique, en dehors de l'intervention des pouvoirs publics, marque le début de la transformation du quartier. Ces « envahisseurs » correspondent à une population audacieuse partie à la conquête d'un quartier ancien en déshérence dans l'espoir d'y trouver,

ou d'y créer, un nouvel art d'habiter². L'architecte et le photographe était de ceux-là. On retrouve là la première étape du schéma idéaltype de la gentrification établi par Pattinson en 1977. Les premiers arrivants établis, s'en est suivie l'arrivée d'une nouvelle vague d'habitants, dite des « pionniers », qui aspirent eux aussi aux mêmes désirs d'habiter tout en étant toutefois moins téméraires dans la découverte et s'appuyant sur l'expérience d'autres personnes avant eux. A partir de là, le scénario dressé par Pattinson établie une intervention des pouvoirs publics comme levier pour l'aboutissement du processus de gentrification, c'est-à-dire à l'arrivée massive d'une nouvelle population constituée de classes moyennes en ascension sociale qui sont les véritables acteurs de la gentrification.

Après la première vague d'arrivants à Roche-Maurice, la rénovation du quartier s'est effectivement poursuivie et le processus continue encore aujourd'hui. S'il devait y avoir un profil type des nouveaux habitants, il serait celui d'un jeune couple avec enfants cherchant un bien avec jardin pour un cadre de vie agréable de caractère et sécurisant tout en pouvant bénéficier des avantages de la ville sans avoir un recours systématique à la voiture. Si le processus d'implantation de ces nouveaux habitants correspond bien à ceux décrits dans la littérature³, à la différence de l'embourgeoisement prédit, ceux-ci n'ont généralement pas un capital très élevé et marque ainsi une différence notable avec le phénomène de gentrification classique. Par ailleurs il n'y a pas eu non plus de remplacement de la population historique du quartier, pas plus qu'il n'y a eu d'inflation du prix du foncier. Aujourd'hui le quartier a pratiquement été entièrement rénové et pourtant les prix des biens restent abordables pour les ménages modestes.

C'est donc une autre fabrique urbaine qui a été mis en œuvre à Roche-Maurice. Devant les similitudes entre les phénomènes observés et celui de la gentrification peut-être conviendrait-il plutôt de parler de « gentrification marginale », c'est-à-dire qui comporterait tous les ingrédients d'un

² Dynamique mise en avant par J-Y Authier à propos du quartier St Georges à Lyon.

³ En particulier dans *Retours en ville* de C. Bidou-Zachariasen (2003)

processus classique de gentrification mais qui ne se traduirait pas nécessairement par une augmentation substantielle du niveau de revenu global des résidents, comme identifié par Rose dans ses recherches en 1996.⁴ En l'absence d'intervention des pouvoirs publics dans la rénovation du quartier, qui aurait pu par exemple se traduire par une réduction de l'activité industrielle du secteur et une reconfiguration de la voirie aux alentours du quartier, il n'y a pas pu avoir le franchissement de la dernière étape du processus de gentrification. Le maintien de l'environnement urbain du quartier et donc son maintien dans l'oubli qui caractérise la condition urbaine de Roche-Maurice, l'ont épargné d'un développement excessif du processus de gentrification. Un constat ironique illustre parfaitement cette situation : nombre des nouveaux habitants du quartier sont venus s'installer à Roche-Maurice à défaut d'avoir pu s'offrir un logement dans le quartier de Chantenay/Saint-Anne qui est, avec Trentemoult, un exemple flagrant de gentrification sur la métropole nantaise.

Les acteurs de cette « gentrification marginale » ne sont pas les grands investisseurs auxquels s'allient habituellement les pouvoirs publics lorsqu'il est question de la rénovation d'un quartier. Les acquisitions successives des propriétés par des particuliers ont été rendu possibles par l'intermédiaire d'agences immobilières et de gestionnaires de biens qui sont venus mettre en mouvement les opportunités foncières du quartier, profitant du vide laissé par l'absence d'autres instances régulatrices. Ce sont les mêmes acteurs que l'on retrouve partout ailleurs, dans les quartiers de la ville ordinaire, c'est-à-dire dans cette ville où les opérations sont menées de manière courante sans qu'aucune attention particulière n'y soit portée.⁵ La fabrique de la rénovation urbaine de Roche-Maurice s'est opérée en fonction de l'offre et de la demande entre un jeu d'acteurs n'obéissant qu'à leurs intérêts respectifs. Sans l'influence de paramètres externes, seul le marché a conditionné le prix des biens sur ce secteur et, de par l'inquiétude que suscite son environnement extérieur, celui-ci a permis de maintenir les prix de l'immobilier à un niveau accessible et attractif même après l'installation des

⁴ «Marginal gentrification» (Rose, 1984)

⁵ I. Backouche & N. Montel, *La fabrique ordinaire de la ville*, Histoire urbaine 2/2007 (n° 19), pp. 5-9

premiers nouveaux habitants qui aurait pu être les prémices d'une montée en gamme soudaine du quartier alimentée par le processus de gentrification. Il n'y a pas eu de planification ni de régulation des rénovations et des cessions de terrains sur le quartier ce qui permis de faire évoluer librement le bâti du quartier au gré des souhaits des nouveaux propriétaires, que ce soit dans un but résidentiel ou bien économiques. Ces mêmes bailleurs ont également permis une évolution morphologique du quartier afin de mieux l'adapter aux attentes de potentiels acquéreurs : de nombreuses maisons ont été réaménagées et agrandies pour pouvoir accueillir une nouvelle typologie d'habitants ou bien scindées en plus petits logements pour offrir des logements à la location sur le quartier. Ces variations de l'offre en logements a permis d'attirer une plus grande variété de profil et a contribué au brassage social du quartier. L'action de ces acteurs invisibles de la ville ordinaire, comme outil de « gentrification marginale », ont rendu possible sur ce quartier une révolution sourde sans qu'il y ait besoin d'une intervention extérieure. Au vue des risques encourus par le processus de gentrification, il serait même tentant de dire que l'évolution produite à Roche-Maurice a été une plus grande réussite que si celle-ci avait été orchestrée par une instance publique.

Par ailleurs, la mise en œuvre d'une « gentrification marginale » sur le quartier a évité que celui-ci ne se vide de ses résidents historiques qui n'ont pas été menacé par l'augmentation du prix de leurs propriétés. Le maintien de cette population dans un quartier en évolution les a incités à participer de façon conjointe aux rénovations du bâti menées par la nouvelle population prenant place dans le quartier en prolongeant cette dynamique sur leurs propres maisons. En plus de la rénovation du bâti délaissé, il y a donc eu une amélioration du cadre bâti global du quartier dans laquelle la population historique a joué un rôle majeur sans que celle-ci ne disparaisse ou qu'elle ne connaisse un changement social significatif. Au processus de « gentrification marginale » s'est donc joint un processus d'auto-réhabilitation⁶ du quartier et c'est bien l'addition de ces deux phénomènes qui a engendré les mutations de Roche-Maurice dont le résultat est visible

6 C.Bidou-Zachariasen, *Retours en ville*, p88

aujourd'hui.

A la première vision du quartier, hostile et sinistre, s'en substitue une autre. Seulement, il est plus difficile de la voir. Il faut venir lorsque la journée de travail vient de se terminer, lorsque les derniers camions quittent le secteur. Arrivent alors les voitures des habitants qui viennent reprendre possession de leur quartier. Petit à petit, Roche-Maurice sort de sa torpeur. Les vides du quartier se remplissent, les maisons s'animent. Les rues accueillent les jeux des enfants dont les cris résonnent dans l'air. Dans ce quartier, aucun bruit extérieur ne vient gêner les gens qui parlent sur leurs paliers. Le soir venant, les lumières s'allument et on aperçoit aux fenêtres une multitude d'ombres chinoises qui s'animent dans le quartier et qui parfois se figent devant les baies lorsqu'un bateau passe silencieux sur la Loire.

Comme des vases communicants, au moment où meurt l'activité du secteur, le quartier reprend vie. Loin de la première impression, le quartier devient désirable et les logiques de rénovation qui y ont été opérées se révèlent dans toutes leurs clartés. Ce Roche-Maurice là correspond aux modes de vie des habitants et répond à leurs désirs d'habiter. Contrairement à la précédente génération d'habitants du quartier qui avait pris l'habitude de vivre en autonomie par rapport à Nantes, ces nouveaux arrivants sont de véritables utilisateurs et acteurs de la métropole à laquelle ils se sentent appartenir. Ils ont un mode de vie pendulaire qui par leurs trajets participent au rattachement de Roche-Maurice à la ville de Nantes. Très mobiles, ils utilisent pleinement les infrastructures à proximité du quartier comme un outil pour mener la vie qu'ils entendent. De la même manière, les logements disponibles sur le secteur leurs ont permis de satisfaire un objectif de leur parcours résidentiel, du moins pour un temps. Ces nouveaux habitants ont su tirer tous les atouts du quartier qui répondaient à leurs projets de vie sans pour autant devoir à en subir les désagréments. Les nouveaux habitants ont un usage fonctionnaliste de ce quartier là où les habitants historiques en ont gardé un usage affectif.

LA MILITANTE

«C'est David contre Goliath... sauf que David a perdu mais dans sa tête il est quand même content d'avoir lutté»

Une fois encore je me retrouve devant une maison sur laquelle il n'y a pas de sonnette. Cette fois-ci j'attends devant le portail de la présidente de l'association du quartier « Roche-Maurice la Janvraie ». Derrière les rideaux, la maison semble vide et les volets de la maison sont fermés. Il m'est impossible de voir s'il y a quelqu'un, un haut mur me bloque la vue vers l'intérieur. La rue est déserte. Le fracas de la ferraille du quai de Cheviré occupe l'espace.

Ne sachant trop quoi faire pour me manifester, je pousse le portail pour tenter de passer la première enceinte de la maison. Il n'était en fait pas fermé. Je me retrouve alors dans un grand jardin dont je n'avais pas soupçonné l'existence depuis l'extérieur mais ma contemplation tourne court, troublée par un petit chien qui me saute dessus en aboyant joyeusement. Une voix peste au loin ; mon hôte vient à ma rencontre.

C'est une grande femme d'âge mur, au pas vif et assuré que je vois passer sur le seuil de la porte. Elle m'accueille avec un sourire affable en m'invitant à entrer à l'intérieur tout en essayant de contrôler son chien qui semble épris d'un atta-

chement sans limite à ma personne.

L'intérieur est confortable et convivial. Nous nous installons autour d'une grande table rustique sur des chaises dépareillées installée à proximité de la cuisine décorée de dessins d'enfants et de photos témoins de différentes époques.

Quelques instants après, c'est au tour de la native de nous rejoindre pour prendre part à cette discussion. Elle fait également partie du bureau de l'association mais elle est avant tout une grande amie de la propriétaire des lieux.

Assis sur ma chaise en osier, je n'en mène pas large devant ses yeux interrogateurs. La première salve de questions ne se fait pas attendre. Tout en me demandant la raison de ma démarche, elle me fait comprendre qu'il y avait déjà eu avant moi, il y a 5 ou 10 ans, c'est-à-dire récemment selon elles, plusieurs travaux de l'école d'architecture sur le quartier de Roche Maurice et que cela pouvait constituer une matière suffisante pour mon travail. La forme de méfiance sous jacente à notre discussion m'interpelle : pour je ne sais quelle raison, j'avance en terrain miné : les élèves de l'école d'architecture de Nantes n'a pas l'air de leur avoir laissé que des bons souvenirs. Tachant de faire preuve de persuasion, je tente d'expliquer ma démarche qui n'a pas pour objet d'aboutir à un projet architectural mais de comprendre ce qu'est Roche Maurice. Leur Roche-Maurice. Cette mise au point effectuée, je sens l'atmosphère se détendre, les langues se délient.

A elles deux, elles sont capables de retracer toute l'histoire du quartier. L'une rebondissant sur les souvenirs de l'autre. Elles retracent une histoire presque complète, du village de pêcheurs au quartier d'aujourd'hui, à laquelle vient se mêler des récits de vie plus personnels. Si je savais la native intarissable, mon hôte quand à elle n'est pas en reste. Même si elle n'y est pas née, cela fait néanmoins plusieurs décennies qu'elle habite à Roche-Maurice et partage de fait une longue histoire avec lui.

Jeune professeure de lettres à l'université, elle est venue s'installer dans un quartier qui était alors encore baigné par la culture ouvrière qui finit de forger ses convictions personnelles. Quand le quartier commença à décliner quelques an-

nées après son emménagement et qu'elle fut le témoin de sa déconsidération de Roche-Maurice aux yeux du reste de la ville de Nantes, elle garda un profond attachement à cet univers à laquelle elle associe une partie de ses souvenirs. Elle ne peut s'imaginer laisser disparaître la signification du mot « ouvrier » et, avec lui, la mémoire du quartier forgée par tous ceux qui y ont vécu. Alors lorsque l'on en vient à parler du quartier d'aujourd'hui et de ses nouveaux arrivants, ce sont des mots très durs qui lui viennent. Elle a une rancœur contre ces habitants qui se sont greffés sur ce quartier sans porter la moindre considération à son histoire. Pourtant, ce n'était pas faute d'avoir essayé. Avec plusieurs autres habitants ils ont organisé des expositions et des rencontres à la Marmite pour essayer de transmettre et d'échanger autour de ce patrimoine ineffable. Si l'assistance était au rendez-vous à la première rencontre, l'affluence s'est très rapidement essoufflée et avec elle la motivation des organisateurs.

Elle regrette la perte des valeurs et l'individualisme qui s'est installé dans le quartier. Beaucoup d'habitants ne voient plus que leurs propres intérêts, et notamment financiers, avant celui du quartier. Ce n'est évidemment pas une vérité générale, il y a dans l'association des nouveaux résidents tout aussi impliquées qu'elle dans la défense du quartier mais ce n'est là que l'exception qui semble tristement confirmer la règle. Aussi, ce n'est plus pour ces gens là qu'elle se bat mais pour les autres et pour ce que pour ce qu'incarnait selon elle Roche-Maurice, peut être l'un des deniers quartiers les plus solidaires de la ville.

A la création de l'association, sa motivation était entière. Les habitants étaient tous volontaires et unis dans la défense du quartier face aux nombreux problèmes auxquels il était exposé. Depuis, peut être en partie grâce à l'amélioration substantielle des conditions du cadre de vie, ou tout simplement à une certaine forme d'accoutumance, la mobilisation n'est plus générale. Le combat de l'association n'est plus le combat de tous les habitants du quartier alors que, malgré les apparences, celle-ci continue de se mobiliser quotidiennement dans leur intérêt qui n'est autre que celui de l'intérêt commun mais qui, hélas ! ne semble plus être une notion

partagée par tous. L'association souffre d'un manque de reconnaissance et, de guerre lasse, la présidente à un moment donné passa le flambeau à un nouvel habitant dans l'espoir que cela ravive la ferveur du quartier. Ce fut une expérience calamiteuse, qui ne combla que l'ego de ce président éphémère. Depuis, elle a repris les rênes mais ce manque de soutien l'épuise. Elle se sent extrêmement fatiguée et ne sait pas combien de temps elle aura encore la force de continuer le combat pour son quartier.

Pour l'heure, elle met toujours à son service son franc-parler et sa verve instruite qui font de ses plaidoyers pour la défense du quartier ses meilleures armes de persuasion. Elle connaît tous les responsables politiques presque intimement et tous la respectent pour la détermination et le bon sens qu'elle sait mettre au service de son action militante bien qu'elle ne mâche parfois pas ses mots et ne tienne pas toujours des propos très tendres envers les acteurs et les décisionnaires locaux. Sa rhétorique marque les esprits et fait souvent mouche pour faire avancer la cause du quartier face à ses « deux ennemis » que sont le Port et les odeurs.

Bientôt une nouvelle ombre planera sur le quartier. Si elle est au courant du projet du Bas-Chantenay, ses épaules se haussent quand je lui demande la façon dont le quartier va réagir face à cela. A l'heure actuelle aucune information ne leur est parvenue et elle ne sait même pas si Roche-Maurice va y être impliqué ou non. Mais ce qui est sûr c'est que l'association sera là pour rappeler que le Bas-Chantenay ne s'arrête pas au Port Autonome et que, derrière, il y a un petit quartier qui continue tant bien que mal d'exister.

UNE RUPTURE

Contrairement à eux, les nouveaux habitants sont venus vivre ici en toute connaissance de cause. Les industries et le Port étaient des composantes du quartier comme aurait pu l'être un parc ou une boulangerie. Ce sont des éléments qu'ils ont intégré à leur quotidien et ils ne remettent pas en cause la légitimité de leur présence sur ce quartier. En revanche, les habitants de la première population qui eux ont connu les évolutions gardent encore en mémoire le quartier précédent et acceptent difficilement la présence des industries et du Port qui sont venus s'implanter dans ce secteur après eux et à leur insu. Ces personnes-là ne partagent pas le même mode de vie que les nouveaux arrivants du quartier. Ce sont des utilisateurs plus frugaux de la métropole qui ne sortent de leurs quartiers qu'assez rarement, passant en conséquence le plus clair de leur temps dans leurs maisons et ce au plus fort de l'activité du secteur. Ils vivent à l'intérieur du bruit des industries, au centre du balai des camions et des voitures venues de l'extérieur et respirent à plein poumons les odeurs pestilentielles des usines polluantes. A l'image de la native, ils ne sortent plus et recomposent un passé qu'ils idéalisent à mesure qu'ils s'en souviennent et rendent leur condition encore plus insoutenable. Dans cette fuite en avant ils trouvent dans « la mémoire [...] l'illusion de vivre au sein de groupes qui ne nous emprisonnent pas, et qui ne s'imposent à nous qu'autant et aussi longtemps que nous l'acceptons »⁷ contrairement à l'environnement qui les entoure. A rester chez eux toute la journée ils s'aigrissent et se révoltent contre cette injustice.

C'est grâce à ses personnes que l'association a pu mener ses combats. C'est grâce à cette association que le quartier a vu ses conditions de vie s'améliorer, que le Port à ajuster ses horaires de travail pour limiter ses nuisances, que le square a été aménagé et que les quais ont été réhabilités.

Paradoxalement, toutes ces modifications ont plus profité aux nouveaux habitants qu'aux anciens. Elles ont participé à une amélioration du cadre de vie sur le quartier qui n'est malheureusement véritablement perceptible qu'en dehors

des périodes d'activités de la zone et accentuent encore un peu plus l'attractivité du quartier. La multiplication des aménités à Roche-Maurice tend à lui faire oublier les sujets qu'il envoyait aux autres quartiers, pour lui-même devenir une source de fierté chez ces habitants voire d'envie chez ses visiteurs. La culture de cette dualité entre le quartier de Nantes, à l'écart de la ville, mais en même temps tout proche, fait de ce quartier un lieu de vie extrêmement original et attire toujours d'avantage, bouclant ainsi le processus de rénovation du quartier.

« Roche-Maurice, ça grimpe »

- L'amoureux

L'amplification du décalage entre les perceptions habitantes pour le même quartier, entre ceux qui en expérimentent le quotidien à temps plein et les autres qui n'en connaissent que les avantages, tend à essouffler l'action de l'association dont le noyau dur est constitué dans sa grande majorité d'habitants historiques du quartier. L'association souffre d'un manque de reconnaissance de la part de la nouvelle population qui ne se sent pas en besoin de s'engager dans une telle démarche si ce n'est dans la forme, en payant annuellement sa cotisation à l'association, plus par principe que par réelle conviction. N'ayant pas à subir les désagréments de la journée, les combats menés par l'association ne leur paraissent plus d'une impérieuse nécessité. Il y a eu une perte de la cohésion globale du quartier ainsi que celle de la notion de bien commun. Aujourd'hui le « chacun pour soi » semble prévaloir sur le « vivre ensemble » qui caractérisait le quartier au siècle précédent et qui aurait pu faire que les nouveaux arrivant s'inquiètent du sort du quartier en leur absence.

« Avant on se battait pour quelque chose mais on se battait aussi pour quelqu'un. Pour des gens dont on savait qu'ils étaient impliqués. Là on se bat pour des gens qui reçoivent mais qui ne donnent pas. Alors on est quand même moins motivés... »

- La militante

Le désintéressement à l'égard de l'action de l'association est symptomatique d'une rupture entre nouveaux et anciens

⁷ M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Alcan, Paris, 1925, p84

habitants. Elle se manifeste également à d'autres niveaux, comme dans le quotidien même du quartier où ce sont deux mondes qui ne se croisent qu'à de rares occasions. L'ancienne population, composée de personnes plus âgées, peine à rentrer en contact avec la nouvelle en raison du décalage de leurs modes de vie. Le soir lorsque les enfants de la nouvelle génération sortent pour jouer dans la rue et quand leurs parents discutent entre eux pendant qu'ils les surveillent, la population historique, elle, reste chez elle, leurs enfants partis depuis longtemps hors du quartier ne pouvant plus assurer ce rôle de lien fédérateur. Les assemblées de quartier n'attirent plus grand monde et les deux bistrotts ne sont plus depuis longtemps le lieu de rencontres spontanées des habitants de Roche-Maurice.

L'évolution du quartier a été synonyme d'évolution des comportements de ses habitants : une perte de l'esprit communautaire même si subsiste quelques habitudes de bon voisinage. Ce comportement n'est pas propre au quartier de Roche-Maurice. C'est une évolution que l'on retrouve notamment dans les petits villages ruraux, devenus villages dortoirs après l'installation des travailleurs pendulaires en provenance des grandes villes voisines. A l'image de ces bourgs, l'ancien village de Roche-Maurice a aujourd'hui perdu tous ses commerces et le quartier se transforme en véritable désert pendant la journée. La rénovation du quartier a eu un prix, celui de sa différentiation des autres quartiers de Nantes. Roche-Maurice fonctionne aujourd'hui comme n'importe quel autre quartier de la métropole. L'arrivée des nouveaux habitants a eu pour effet la standardisation des usages de ce territoire faisant qu'il ne repose plus sur les mêmes désirs d'habiter que par le passé. Certes, il y a une culture manifeste de l'esprit Roche-Maurice, reflet d'un certain art de vivre dans une ambiance particulière, mais le quartier s'éloigne dans le même temps de l'identité sur laquelle il s'est construit et qui était entretenue par la transmission de sa mémoire, qui s'efface à mesure que ses traces et leurs témoins disparaissent. Les anciens habitants peinent à se trouver une place dans le nouveau récit du quartier. Ils ne se sentent plus véritablement chez eux et ils ne se retrouvent pas dans le nouveau fonctionnement du quartier. Certains d'entre eux sont déjà

partis et d'autres sont sur le départ mais une poignée restera encore tant qu'elle le pourra pour raconter à qui veut l'entendre la véritable histoire du quartier.

« On se dit que si on ne le dit pas, que si on le rabâche pas, ça va disparaître dans un avenir très très proche. »

- La militante

Malgré les efforts certains d'une partie des résidents historiques pour entretenir la mémoire du quartier, rares sont ceux parmi les nouveaux arrivants à connaître ce dont il s'agit réellement. Ces deux catégories de population ne partagent pas les mêmes « traditions » et la supériorité numérique de la nouvelle vague d'habitant explique la disparition des valeurs communautaires au profit de valeurs plus individualiste et urbaine (Halbwachs 1925). Les détenteurs de la mémoire du quartier n'en éprouvent pour autant pas de véritable colère ni même de rancœur à leur encontre. Ils sont conscients que cette nouvelle population apporte l'écriture d'une nouvelle histoire au quartier, mais ils ressentent une déception et une réelle tristesse que celle-ci ne puisse intégrer, du moins en partie, le passé du quartier pour que celui-ci ne se perde pas. Ils se moquent de la plaque installée sur les bords de la Loire expliquant les origines du quartier. Ils redoutent un Roche-Maurice oublié de son histoire qui n'existerait alors plus que dans un texte véhiculant une image simpliste et raccourcie d'un ancien village de pêcheurs idyllique inscrit sur une plaque commémorative au bord de la Loire. Ils ne veulent pas que le quartier se fige dans ses souvenirs et ils n'ont pas peur que le quartier évolue. Ils acceptent les nouveaux habitants tout en tachant de leur rappeler qu'avant eux des ouvriers ont forgé ce quartier. Ce qu'il souhaite c'est que le quartier perpétue ce qui fait « le « ça » de Roche-Maurice », inquiet de ne pas retrouver d'autre valeur à défendre.

« Je n'ai pas peur que ça change. J'ai peur de comment ça change. »

- L'amoureux



DEMAIN?

AU BORD D'UN NOUVEAU BASCULEMENT

Le quartier de Roche-Maurice possède un passé riche qui a la chance d'être porté par une association qui en cultive la mémoire.

La question de sa transmission cristallise à elle seule toutes les problématiques et les incertitudes qui rongent le quartier aujourd'hui. Le clivage entre les différentes générations d'habitants et la transfiguration brutale du quartier a grandement fragilisé la survie de la mémoire du quartier qui n'est plus portée que par une poignée de personnes. En tout état de chose, avec le départ progressif des derniers détenteurs de la version originelle, du moins, la seule qui puisse réellement s'en revendiquer malgré les inévitables déformations liées à sa reconstitution (Halbwachs 1925), risque de disparaître d'ici les prochaines années si la tendance se maintient.

UNE PRISE DE CONSCIENCE

Si la déconsidération du quartier a été manifeste jusqu'à récemment, le quartier semble néanmoins aujourd'hui attirer de nouveau les regards, en particulier politiques.

Le dynamisme de la métropole nantaise oblige les décideurs locaux à avoir une politique urbaine de grande ampleur et volontaire. A ce titre les friches urbaines sont réinvesties tour à tour pour y développer de nouveaux quartiers de vie : ce fut d'abord le quartier Madeleine Champs de Mars, le

quartier Malakoff et le Pré Gauchet et bien évidemment l'île de Nantes. La proximité du Bas Chantenay au centre-ville et les grandes opportunités foncières qualitatives qu'il présente font naturellement de ce secteur une cible de choix pour un développement futur de la ville.

A cela s'ajoute une autre dimension du quartier sur laquelle Abbassia Hackem, maire adjointe du quartier Chantenay-Bellevue a su attiré mon attention. La situation du quartier de Roche-Maurice, situé aux abords du pont de Cheviré et le long d'une route qui fut longtemps l'accès unique aux villes ligérienne de l'ouest de Nantes en fait une « entrée de ville », comme en témoigne le film de Jacques Demy. Ce constat justifie selon elle à lui seul que la ville s'intéresse à ce quartier avec un regard nouveau et plus aigu que par le passé dans la mesure où il s'agit de la première image que renvoie une ville, image à laquelle la ville accorde une intention particulière dans un contexte de concurrence métropolitaine. Intervenir sur l'image de Roche-Maurice revient à intervenir sur l'image de Nantes, marquant au passage une plus entière intégration de ce quartier dans la ville.

Au-delà de la stratégie politique, le travail de l'association n'est pas à mettre de côté. Elle a vraisemblablement sensibilisé fortement la classe dirigeante qui cherche aujourd'hui à réparer les erreurs du passé, et d'autant plus fortement depuis l'alternance politique des années quatre-vingt. Qu'il s'agisse d'une posture ou d'une réelle conviction, les faits montrent une évolution certaine dans la manière dont les problèmes sont traités à l'échelle du quartier.

« On ne fait plus la ville comme on la faisait il y a trente an, on implique fortement les habitants à la réflexion »

- Abbassia Hackem

L'intention politique est de raccorder Roche-Maurice à la ville au travers d'un projet urbain de grande envergure et non pas par de petites opérations ponctuelles pour colmater les brèches. Et par projet urbain de grande envergure, il ne faut pas chercher d'autre projet que celui du Bas-Chantenay.

Les premières études sur le secteur sont lancées en 2006 et le choix du mode opératoire de ce projet est révélateur d'un

changement de méthode. La désignation de l'équipe projet en charge de l'étude urbaine, qui sera finalement l'agence Reichen & Robert et associés, a été décomposée en plusieurs phases de sélection rompant avec le traditionnel appel d'offre permettant de juger sur un résultat final. Ici la méthodologie et la vision de l'urbaniste ont tout autant compté, si ce n'est plus, que sa capacité à dessiner l'espace. Dès lors, le processus de construction du projet urbain et de la transformation de ce quartier de ville s'est aligné sur la vision du sociologue Thierry Paquot qui considère la phase de conception d'un projet comme étant la plus cruciale. Celui-ci préconise aux aménageurs d'« observer le site, tenir compte des usages temporels du lieu, questionner les riverains et les passants, enquêter sur ce qui fait défaut, élaborer plusieurs propositions qui seront soumises à la critique publique, éviter le standard, choisir les matériaux, les couleurs, les plantations, l'éclairage, le mobilier selon ce qui existe et ce qui est à proximité, pour marquer la rupture ou au contraire se fondre dans l'existant, offrir des possibilités de détournement, de surprises, d'étonnement, et assurer le bien-être »¹.

Ces recommandations ont amené l'équipe projet à réaliser différentes études et diagnostics basés sur leurs rencontres avec plusieurs habitants et salariés de la zone du Bas-Chantenay. Les données et les témoignages recueillis au long de ce travail ont permis l'élaboration d'un inventaire de l'histoire du quartier, de son patrimoine et de son paysage qui a constitué une base du travail préliminaire à la poursuite du projet.

Toutefois ces réflexions n'ont pas poussé jusqu'au quartier de Roche-Maurice. En lui-même il n'est pas inscrit dans le projet du Bas-Chantenay mais dans un périmètre d'étude qui s'étend au-delà des contours opérationnels, d'où une certaine confusion chez l'association du quartier. Dans ce périmètre, Roche-Maurice est identifié comme une polarité à conforter mais les solutions ne sont pas encore définies tant certains problèmes semblent inextricables en raison de leurs causes inamovibles. Aussi, malgré la dynamique mise en place sur ce territoire, pour l'heure rien n'est encore officiellement lancé sur ce quartier. Un responsable de l'opération travaillant à Nantes Métropole m'avoue même une certaine impuissance

face à la situation : « On a vu Bernard Reichen [...] Il ne savait pas trop comment prendre les choses... il attendait justement de nous un petit peu de réflexion mais pour l'instant on a encore beaucoup trop d'interrogations et pas assez de pistes. »

La maîtrise d'ouvrage, pour sortir de ce flou, mise sur le « grand débat sur la Loire » lancé le 17 octobre de l'année 2014. Intitulé « Nantes la Loire et Nous », cette grande concertation publique est le fruit d'une promesse électorale visant à renouer les liens entre la ville et son fleuve en repensant les relations qu'elle entretient avec lui. Cela passe par des mesures environnementales, sociales, culturelles, sportives mais aussi urbaines tant la ville semble s'être détournée de la Loire de nos jours.

Ce dispositif bouleverse les schémas habituels. Les réponses affluent avant que les aménageurs ne s'en posent les questions. L'organisation de débat et la mise en place d'une plateforme en ligne cherche à créer une émulation de groupe, une boîte à idée à l'échelle de la ville, pour lancer de nouvelles idées et explorer des nouvelles pistes de réflexion qui n'auraient peut-être pas émergées dans un dispositif plus classique.

Parmi les enjeux clés de ce débat figurent la question du franchissement de la Loire ainsi que la reconquête de ses eaux et de ses berges ; trois sujets intéressants directement le quartier de Roche-Maurice.

Les résultats de ce débat ne seront synthétisés qu'à la clôture de ce dernier, vers le milieu de l'année 2015. D'ici, il est fort peu probable que de nouveaux aménagements soient réalisés sur le quartier. Une fois les premiers éléments de travail disponibles, sera mis en place une concertation avec les habitants du quartier pour discuter des propositions qui auront été faites, toujours dans cette logique de co-construction du projet, véritable leitmotiv de la politique urbaine à Nantes.

1 T. Paquot, *L'Espace Public*, Edition La Découverte, Paris, 2009

LE FACILITATEUR



«On travaille dans un territoire»

Le siège du Grand Port maritime est un bâtiment austère et imposant. Ce que l'on sait moins c'est que c'est aussi un véritable labyrinthe.

C'est ce que je me dis pendant que l'on me conduit au bureau du gestionnaire du domaine portuaire de Nantes-Saint-Nazaire. Au bout d'un long couloir qui m'a fait passer au-dessus de la route, on me demande de patienter dans un bureau de taille modeste, au mobilier standard, que quelques cartes fixées sur les murs décorent. En sommes, un bureau tout à fait plutôt banal.

Au bout de quelques minutes, mon interlocuteur me rejoint. C'est un homme discret et affable qui prend le soin de peser ses mots. Même si je le savais d'avance, il était évident que cette personne soit celle en charge de l'animation de la zone portuaire, c'est-à-dire celle qui est en charge de prévenir et, le cas échéant, résoudre le conflit. Peut-être est-ce dû à son passif au service juridique...

Cet homme est un facilitateur. Il cherche à fédérer les ressources et les énergies pour dénouer des problèmes qui ne

sauraient être solvables sans une coordination des différentes parties prenantes.

Voilà son rôle.

En dehors des problèmes internes au Port, le quartier de Roche-Maurice est, au travers de l'association des habitants, un de ces interlocuteurs les plus fréquents. Les sujets délicats avec ce quartier il les connaît très bien : le silo, à cause de la poussière et vent, les bateaux à quai, pour le bruit d'ouverture des cales, et l'unité de broyage de la ferraille.

Mon interlocuteur est une personne de bonne volonté et il me paraît foncièrement sincère lorsqu'il me dit que tous ces problèmes ont été gérés dans la mesure du possible. Pour exemple, il m'explique que les horaires autorisés pour l'activité du Port s'étendent de six heures du matin à vingt-trois heures, mais qu'en ce qui concerne l'unité de broyage le créneau horaire a été raccourci de huit heures du matin à huit du soir pour épargner les nuisances sonores de la manipulation de la ferraille au quartier. Plus encore, le Port a mené une action de sensibilisation auprès des grutiers pour que ceux-ci soient plus doux et attentionnés, ce sont ces termes, lorsqu'ils transvasent les marchandises des quais aux cales et inversement.

Cela peut faire sourire et paraître dérisoire mais le fait que cette décision ait été prise en interne, sans demande de la part des habitants montre bien une volonté d'apaiser les tensions sur le secteur pour que les activités du port se déroulent au mieux tout en étant les plus acceptées possibles par l'extérieur.

Cette notion de l' « extérieur » le préoccupe beaucoup et c'est vers elle qu'il concentre la majeure partie de son action. Il est soucieux de l'image que renvoie le Port qui selon lui n'est pas apprécié à sa juste valeur. Il est conscient que le Port n'y est pas pour rien dans la constitution de cette image de forteresse impénétrable mais aujourd'hui les choses ont changé et il met à point d'honneur à réhabiliter le Port pour ce qu'il est et pour que soit reconnu sa véritable nature: un outil de développement économique puissant et un formidable atout pour la métropole nantaise.

Il veut rappeler aux nantais ce qu'est un port et que le Grand Port Maritime est avant tout au service de l'agglomération, de leur service, car c'est par lui que s'achemine ce dont ils ont besoin et évacue ce qu'ils génèrent. Ce dont ils ne se rendent pas compte, répète-t-il, c'est que s'il n'y avait pas le Port, les bateaux ne viendraient pas à Nantes. Plus grave que la simple disparition de ce spectacle qui attirent à chaque fois des spectateurs, cela se traduirait aussi par un nombre considérable de camions en plus sur les routes. Mais ça tout le monde ne le comprend pas.

Alors il tâche de faire preuve de pédagogie. Jusqu'en 2012 il était en charge de l'organisation de campagne de vulgarisation du travail du Port auprès des écoles de la ville. L'aventure s'est arrêtée depuis par manque de moyen financier mais il cherche aujourd'hui d'autre piste pour ouvrir le Port sur la ville, et pas uniquement en terme d'opération immobilières. Nous échangeons longtemps, de façon informelle, sur cette question. L'organisation de journées portes ouvertes semblent être un moyen de parvenir à surmonter la barrière psychologique dont semble victime le Port.

Étrangement, il se demande si le port n'est pas victime lui des mêmes maux que ceux dont souffre le quartier de Roche-Maurice. Les habitants de la métropole ont selon lui oublié le Port car trop loin et pas assez visible de la ville.

Notre rencontre s'achève sur cet aveu qui me laisse un peu perplexe. La fierté de cet homme pour son institution m'oblige à atténuer mon point de vue sur le Port sur lequel, même si je n'avais pas de réel avis, n'avais pas non plus d'image réellement positive. Je suis pris d'une envie soudaine de me balader au milieu des grues et me prendre pour un docker ne serait-ce qu'un instant.

Domage que cela soit interdit.



Ses nouveaux modes de pensées de la construction urbaine et leurs méthodologies expérimentales ne changent en rien la finalité de ces démarches, toutes aussi inédites soient elles. Elles restent les prémices à l'émergence de nouveaux projets. En ce sens il est raisonnable de penser que Roche-Maurice n'est pas à la fin des mutations de son paysage.

L'EXTRAORDINAIRE

A l'heure actuelle, en dehors des grands projets de ville, plusieurs projets ont déjà débuté un peu partout autour du quartier. Au nord, la zone industrielle et artisanale est en cours de restructuration pour accueillir une offre plus diversifiée d'activités. De même, le secteur plus résidentiel de la Bernardière fait aujourd'hui l'objet d'une ZAC de grande ampleur où beaucoup d'argent est investi pour implanter des équipements sur ce territoire qui en était jusqu'alors dépourvu. Plus en aval, à l'ouest du quartier, la ZAC de Cormerais est en train de remplir un immense espace laissé vide en bord de Loire avec des programmes d'activités tertiaires qualitatifs dans un cadre qui se veut d'exception.

Le quartier n'est donc pas à l'abri de nouveaux bouleversements et, s'il n'est pas partie prenante de ces mutations, il sait d'expérience qu'il peut en connaître leurs effets collatéraux. Mais à la différence des précédents travaux d'aménagements qu'a pu connaître le secteur, en premier chef la création de la zone artisanale et les infrastructures du périphérique, les projets en cours ou projetés sur ce territoire ont tous intégré une nouvelle dimension inédite. Les enjeux fixés dépassent de beaucoup l'état actuel de la zone et tranchent avec son passif de quartier déconsidéré. Ils comportent tous une dimension « extraordinaire », porteuse des idées d'une certaine justice spatiale ¹ cherchant à redresser une zone qui a toujours été considérée comme singulière à l'échelle de la métropole, mais au mauvais sens du terme.

Pour exemple, la ZAC de Cormerais a la particularité de proposer une nouvelle typologie de locaux d'activités dans un

¹ Terme emprunté à Henri Lefebvre dans son ouvrage *Le droit à la ville* paru en 1968

cadre exceptionnel qui n'est autre que les bords de Loire. Ces locaux sont tous en bois et doivent répondre à des exigences énergétiques très strictes. Ils accueillent artisans et indépendants mais aussi restaurateurs et une foule d'activités qui n'étaient jusqu'alors pas représentées sur la zone. Saint-Herblain a cherché à attirer sur ce site de nouveaux professionnels et d'une certaine manière réinventer ce que pouvait être la pratique d'une activité économique sous la forme d'un cluster artisanal. Outre cette volonté économique, ce projet entend également recréer du lien entre la ville et sa seule façade fluviale en revalorisant les pontons et les estacades toujours existantes sur les lieux pour que ce site puisse devenir un lieu de promenade et de vie. Evidemment, la vocation purement économique du projet peut être questionnée mais la ZAC de Cormerais reste néanmoins un projet phare de la ville de Saint-Herblain et de la métropole nantaise.

Plus flagrant encore, le projet de la ZAC du Bas-Chantenay intègre cette dimension extraordinaire, si l'on peut dire, à tous les niveaux. Tout d'abord dans la méthodologie du projet lui-même comme nous l'avons vu précédemment, mais aussi dans les objectifs qui sont en train d'être esquissés. Au-delà des objectifs de densification de la zone, les idées fusent sur l'utilisation de cet espace. Il est question d'une nouvelle ligne de tramway et de Navibus comme moyen de transport, de l'emploi des quais comme lieux de vie avec, pourquoi pas, de l'habitat flottant, ou encore la création d'un port de plaisance et d'un quai pour paquebot pour développer le nautisme sur la Loire. D'autres projets circulent également porté par des associations qui profitent du Grand débat sur la Loire pour exposer leurs idées. Ainsi l'association « les Transbordés », militant initialement pour la construction d'un nouveau pont transbordeur, a développé son idée autour d'un projet de « Port Jules Verne » qui viendrait s'étendre sur une partie de la ZAC du Bas-Chantenay au sein duquel serait construit un musée scientifique d'envergure nationale basé sur l'imaginaire présent dans l'œuvre de l'auteur nantais.

L'espace longtemps laissé vide sur le Bas-Chantenay semble aujourd'hui nourrir toutes les imaginations et devient le réceptacle de projets inédits. Il y a une volonté manifeste d'im-

planter sur ce quartier des équipements et des infrastructures remarquables pour faire de cet ancien site industriel un véritable pôle d'attraction métropolitain.

La plupart de ces projets sont encore fictifs mais il est un élément de cet acabit qui est sûr de se concrétiser sur cet espace. La saturation du pont de Cheviré amenant à une révision du plan de circulation métropolitain, la réalisation d'un nouveau franchissement de la Loire se dessine et prendrait pour l'heure les traits d'un tunnel reliant Chantenay à Trentemoult. Bien qu'invisible, cette nouvelle infrastructure d'ampleur viendrait modifier de façon significative les réseaux viaires du secteur. Roche-Maurice qui en constitue un nœud important serait inévitablement impacté par ce projet.

Dans ces bouleversements à venir, le Port de par son emprise sur ce territoire, est aussi un acteur indispensable du secteur. Le changement de paradigme qui est en train de s'opérer à l'échelle municipale se retrouve à celle du Grand Port Maritime. Ses nombreuses dotations foncières, réparties de l'ouest de la métropole jusqu'en son centre, lui donnent la possibilité de devenir un acteur majeur des transformations du quartier. En concertation avec la ville, dans la continuité de l'exercice réalisé sur l'île de Nantes avec le Hangar à Bananes, le port compte faire fructifier ses possessions en les mettant au service, et à la location, de la ville pour y développer un projet urbain.

Le Port est devenu un interlocuteur incontournable en raison de son foncier mais aussi de son rôle dans la métropole. Il est soutenu par toute la classe politique et économique de l'agglomération. Fort de ces soutiens, il a engagé un travail prospectif à moyen et long terme sur ses sites actuels de Cheviré et Roche-Maurice car contrairement aux apparences, l'avenir du Port n'est pas menacé par la baisse actuelle de certains trafics de marchandises, celles des grumes en particulier. Le Port se projette assez clairement dans un avenir lointain sur ce territoire, qui passe notamment par une utilisation accrue du fret fluvial en jouant la carte de la massification comme c'est le cas actuellement pour l'acheminement de certains composants des usines Airbus.

Le développement de ces activités n'est pas contradictoire

avec celui d'un développement urbain sur les secteurs avoisinants. Au contraire, il s'agit d'un point de convergence entre la ville et le Port notamment en ce qui concerne la gestion de l'évacuation des déchets d'excavation et de construction de tous les projets ayant un accès à Loire et éviter ainsi un engorgement du trafic déjà encombré. C'est le cas pour le projet du bas Chantenay mais aussi pour les prochaines phases du projet de l'île Nantes et principalement la réalisation du CHU.

Au-delà de cette adéquation d'intérêts, la capacité du territoire du bas Chantenay d'allier différentes fonctionnalités a été identifiée comme l'un des principaux enjeux de la ZAC. En conséquence le Port entretient des relations étroites avec la ville, la métropole et les aménageurs. Leurs réunions sont fréquentes et ont pour objectif de définir une stratégie ville/port incluant la vocation des espaces, l'économie du territoire mais aussi les réponses à apporter aux besoins de la zone.

Ainsi depuis plusieurs années, il y a une volonté manifeste du Port de s'ouvrir sur son environnement là où jusqu'à présent il se confinait sur son territoire dans une culture de l'isolement, hermétique aux interactions avec l'extérieur.

« *La logique a changé je pense* »

- Le facilitateur

Le Port retravaille son image, conscient que celle dont ont les gens aujourd'hui n'est pas forcément celle d'un allier en raison des nuisances qu'il génère mais aussi en raison de l'histoire du Port et des controverses qui lui sont attachés ; beaucoup de nantais se souvenant des manifestations et des grèves des grutiers et de dockers. Depuis cette époque, des réformes sont venues modifier les prérequis de ce qui étaient avant les Ports Autonomes. Avec la refonte de ces établissements publics en 2008, les Grands Ports Maritimes ne sont plus propriétaires que des terminaux et des terrains dont ils assurent la gestion, leurs activités industrielles étant soumises dorénavant à une libre concurrence. L'aménagement du quai de Roche-Maurice, la réalisation de la ZAC de Cormerais qui occupe elle aussi des terrains appartenant au port, l'île de Nantes ainsi que le projet du Bas-Chantenay sont des conséquences de ces mutations qui ont fait évoluer les mé-

thodes du Port, l'obligeant à le faire entrer dans un rôle qui lui était inconnu jusqu'à présent, celui d'un aménageur.

Les regards se sont brusquement retournés sur le territoire de Roche-Maurice. Les projets qui s'y développent viennent rompre avec les usages coutumiers du quartier où s'était constituée une vie à l'abri des regards. Une fois encore de grandes orientations sont données à ce territoire, introduisant une fabrique urbaine extraordinaire dans un quartier de vie ordinaire.

L'INSOUPÇONNÉ

Face à ces mutations certaines mais inconnues, il paraît important de réévaluer la place que Roche-Maurice occupe dans ce paysage, ce qui compose ce quartier, avec ses lacunes et ses atouts.

Il est indéniable que le quartier possède une ambiance particulière constituée par l'ensemble et la juxtaposition des différents éléments présents sur le secteur. Le rapport des échelles du quartier et leur confrontation participent à la constitution d'un imaginaire propre à Roche-Maurice.

Sa composition urbaine, où s'imbriquent étroitement habitat et activités économiques, est, en elle-même, un atout pour le quartier qui jouit d'une activité culturelle et artisanale intense. Le maintien de cette mixité, pour ainsi dire naturelle, et son encouragement sont des pistes identifiées pour l'avenir du quartier. Cela passe par la reconnaissance, l'implication et la mobilisation de tous les acteurs du secteur pour que le quartier continue de vivre et entretienne une certaine effervescence pour exister, parfois au-delà de ses limites. Ainsi depuis plusieurs années un festival de musique, le Batiskaf festival, lancé par le studio d'enregistrement éponyme implanté sur le quartier, parvient à attirer des personnes venues de la métropole entière et les faire converger vers Roche-Maurice qui renoue alors, le temps d'un week-end de septembre, avec son statut de polarité et se révèle au reste de la ville. A cette occasion le quartier se métamorphose et retrouve une agitation qui sied à sa morphologie et qui prend alors de nouveau son sens. Roche-Maurice est un lieu festif et convivial



qui s'ignore.

A côté de la composition urbaine du quartier, la composition du paysage de Roche-Maurice mérite également un intérêt plus poussé car elle n'est pas sans évoquer la notion de tiers-paysage. Au-delà de la présence de la Loire, la multiplication sur le territoire de Roche Maurice de friches et de délaissés revêt une importance écologique au regard de la conception qui en est faite par Gilles Clément dans son manifeste. Roche-Maurice devient de fait un réservoir biologique qui ne saurait être présent ailleurs sur le territoire nantais². Cette vision du paysage de Roche-Maurice se retrouve dans les notions de « rive dure » et de « rive molle » définies par l'agence Reichen & Robert lorsqu'ils en sont venus à parler des rives de la Loire. Les rives « dures » font références aux quais bétonnés pour les besoins d'accostage, comme ceux du quai de la Fosse par exemple. A l'inverse les rives dites « molles » sont celles où l'intervention humaine n'a pas eu lieu, laissant la nature indemne, ou bien où une intervention à un lieu mais dans une moindre mesure, avec la construction d'un ponton ou d'une d'estacade qui viennent traverser un espace naturel. Ces deux notions se rejoignent à Roche-Maurice. Le quartier est la ligne de démarcation entre les berges urbaines et les berges naturelles. Cette mixité a développé une biodiversité spécifique à ce secteur qui, derrière l'aspect économique, cache un enjeu environnemental inexploré.

En fin de compte, ce qui résulte de cet inventaire est que, paradoxalement, l'atout principal de Roche-Maurice réside peut-être dans sa malédiction : être au cœur d'une zone industrialo-portuaire. Si « le sens commun trouve inesthétique les paysages industriels, qui véhiculent l'image d'un monde hostile où l'originel n'a plus sa place »³, il n'en reste pas moins qu'ils restent une certaine source de fascination comme étant les derniers légataires de l'histoire industrielle d'une ville. Ce sentiment entre dégoût et admiration résulte de la disparition progressive de l'industrie de notre paysage quotidien le plus souvent reléguée à la périphérie des villes, victime du syndrome NIMBY. Ici, la présence de la Loire et

2 G. Clément, *Le Manifeste du Tiers-Paysage*, Ed. Sujet/Objet, Montreuil, 2004.

3 D. Desveaux et F. Scali, *Imaginaire industriel. Leçon n°1 : le métabolisme respiratoire*, Ed. les industries du Havre, Paris, p6

des nombreux espaces naturels protégés le long de l'estuaire a maintenu les activités en place. Le secteur de Roche-Maurice ainsi qu'une partie du Bas-Chantenay est une zone industrialo-portuaire vivante et en relativement bonne santé, jouissant d'infrastructures de qualité reliant terre, fer et mer et faisant de cette zone l'une des principales zones économiques de la métropole.

Pour autant, elle n'est pas perçue comme une source de fierté.

La conciliation entre la ville et l'industrie est un grand défi pour les aménageurs de ce secteur. Cela invite à réfléchir à la place qu'occupent ces bâtiments dans la ville et à leur perception par les personnes qui n'en sont pas utilisateurs. A Copenhague, un nouveau projet d'incinérateur s'implante à proximité du centre urbain sans susciter de vives contestations car il offre une contrepartie à la ville, en transformant son toit en piste de ski pour ses habitants et en travaillant l'image même du bâtiment par une architecture soignée inhabituelle pour ce type d'édifice. Cet exemple montre que dans ce processus d'acceptation réciproque de l'industrie dans le tissu urbain, les industriels ont un rôle à respecter pour que les perceptions de ce type d'activité changent et fassent place à une cohabitation plus sereine.

Cette orientation a été reprise par Yannick Guin dans un article paru dans la revue Place Publique dans lequel il faisait état de l'avenir du tissu industriel de Nantes et de Saint-Nazaire. A la promotion des compétences actuelles de l'agglomération devrait se joindre différents acteurs extérieurs à la production industrielle, des artistes notamment, pour aider à la revalorisation d'une activité déconsidérée mais néanmoins phare du territoire nantais. La conclusion de son article, au-delà de l'intérêt porté au développement économique, est un plaidoyer à la création d'un imaginaire industriel qui s'appuierait sur le passé de la métropole pour mieux promouvoir ses entreprises actuelles.

LE LEG

L'exercice de cohabitation fonctionnelle sur le secteur de Bas-Chantenay passe par un exercice de revalorisation de

l'imaginaire industriel par lequel la ville de Nantes, mais aussi beaucoup d'autres villes industrielles, sont déjà passées. Si l'on prend pour exemples Nantes, Lyon ou bien encore la Ruhr en Allemagne, de vraies politiques de reconversion urbaine sont mises en place pour mettre en valeur les anciens sites industriels. L'expérience nantaise de l'île de Nantes, et de la Manufacture avant elle, a mis à l'épreuve la classe dirigeante locale sur la manière d'aborder ces territoires. A la différence des sites industriels contemporains, la charge historique et mémorielle de ces secteurs est beaucoup plus lourde et toute intervention peut mener à l'apparition de mouvements de contestation du projet urbain.

La réhabilitation de la pointe ouest de l'île de Nantes sur les anciens sites des chantiers navals a été une bataille sensible entre les aménageurs et l'association Histoire de la construction navale à Nantes (AHCNN). Tâtonnant dans les premiers instants du projet, une méthodologie c'est mise en place par l'équipe projet pour parvenir à résoudre ces problèmes relevant de la « justice mémorielle » dévolue à ces lieux devenus patrimoniaux. Pour exemple, la toponymie des différents espaces a été soumise à de nombreux et vigoureux débats entre l'équipe projet, l'association et les autres décisionnaires et propriétaires du site. Ainsi ce qui s'appelle aujourd'hui « l'esplanade des traceurs de coques » fut un temps « l'esplanade du souvenir » tant cette question de la transmission de mémoire était au centre des enjeux. L'intention était louable mais le résultat était dangereux. Une telle dénomination imposait à cet espace une histoire avant de lui donner un sens. Dans cette logique, la manière dont a été menée la restauration des édifices historiques des chantiers navals est aussi un signe de cette volonté de ne pas stigmatiser cet espace, de ne pas le sacrifier au nom d'une nostalgie qui n'a pas de sens pour la plupart des nantais car n'ayant pas participé à la construction collective de la mémoire du site.

L'association qui s'est battue pour parvenir à ce résultat continue de jouer son rôle de veilleur et de passeur de l'histoire du quartier de la Prairie au Duc. Elle est aujourd'hui hébergée sur le parc même des Chantiers, à l'intérieur de l'ancien bâtiment administratif affichant sur son fronton « Ateliers et

chantiers de Nantes », aujourd'hui rebaptisée Maison des hommes et techniques. Par le biais d'expositions, de manifestations et la constitution d'un fond documentaire consacré à ce quartier, l'association permet que perdurent sur ce site les souvenirs et la mémoire du lieu qui servent de support à la nouvelle histoire qui est en train de s'y écrire.

Aujourd'hui les premières phases de la réhabilitation de l'Île de Nantes sont bien entamées et fonctionnent pour ainsi dire par elles-mêmes. Les autres tranches auront une importance toute aussi grande pour la ville de Nantes mais leur impact sur celle-ci sera nettement moins porteur de symbole car les enjeux mémoriels ne seront pas aussi intenses. Aussi dans ce contexte, le lancement du projet du Bas-Chantenay peut être considéré comme un glissement de celui de l'Île de Nantes, dans la mesure où il est question une nouvelle fois de réinvestir un quartier de la ville où elle a écrit une autre partie de son histoire industrielle. Ce rapprochement n'est pas invraisemblable dans la mesure où c'est la même méthodologie que pour le projet de l'île de Nantes qui est une nouvelle fois appliquée.

La stratégie déjà évoquée de l'agence Reichen & Robert pour ce projet est le reflet de cette politique choisie par la ville de Nantes de désamorçage du conflit mémoriel. Elle intervient dans la mesure où la résurgence de la mémoire est un exercice où chaque partie prenante doit trouver son intérêt sans quoi il peut s'opérer un déséquilibre entre une classe dominante, les décideurs politiques capables d'imposer leurs visions, et une classe dominées, les dépositaires de la véritable mémoire du lieu pouvant faire obstruction au déroulement du projet. L'intervention en amont anticipe cette forme de contestation et ce « à partir des outils d'une large « concertation citoyenne ». »⁴ que l'on retrouve dans la constitution des différents recueils mémoriels et paysagers du projet du Bas-Chantenay mais également dans le dispositif du Grand débat sur la Loire.

Le résultat de cette démarche « renvoie donc à des situations « pacifiées » des rapports de forces entre les gouvernements

4 A. Nicolas & T. Zanetti, *Usages de la mémoire dans les projets de renouvellement urbain. Le cas des espaces hérités de l'industrie française*, Articulo, special issue 5, 2014

urbains locaux, les acteurs privés et la société civile, qui entraînent des mobilisations mémorielles et patrimoniales consensuelles caractéristiques des gouvernements urbains dits pluralistes et pourtant semi-élitistes (Pinson 2006), sans que l'on puisse pour autant conclure à une absence de processus de domination dans le contrôle des débats mémoriels. »⁵ Malgré les apparences de la méthodologie mise en place, il est donc nécessaire de garder à l'esprit ces deux interrogations exposées par Ricœur : « De quoi se souvient-on et qui se souvient ? »⁶

Le quartier de Roche-Maurice n'a pas été impliqué dans cette démarche de concertation qui s'est limitée à une partie de la population de Chantenay. L'inventaire réalisé sur la ZAC étant avant tout un inventaire destiné à établir la mémoire du lieu, ce nombre assez restreint de sources de souvenirs ne compromet pas la démarche car il peut être suffisant pour donner une image précise de l'organisation de ce territoire.

Là où ce travail devient plus litigieux c'est lorsque est abordée la question de la mémoire sociale du Bas-Chantenay. Cette dimension ne saurait être pleine et entière sans le recueil par l'équipe projet de la mémoire de l'ensemble des souvenirs relatant le vécu sur ce secteur. A ce titre, les habitants du quartier de Roche-Maurice auraient dû occuper une place prépondérante dans l'édification d'un tel document. En ce sens, le travail de préservation de la mémoire du secteur du Bas-Chantenay est incomplet car il n'a pas su prendre la mesure de la dimension sociale du quartier. Cette lacune les expose à une contestation légitime de la part de l'association du quartier qui manifesterait son sentiment de confiscation, et dénoncerait une manipulation des traces sociales du territoire qu'ils occupent et sur lesquelles sont écrites la véritable mémoire collective du quartier.

Une partie de l'histoire du Bas-Chantenay a été délaissée dans le village oublié de Roche-Maurice.

5 Opus cité

6 P. Ricoeur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Éd. du Seuil. Paris 2000 L'oubli, pp. 536-589.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CONCLUSION

y a un « monument » (le silo), un « Bagdad Café » (la Marmite) et, donc, une « mascotte ».

Ce n'est qu'une oie mais c'est aussi une lueur d'optimisme pour le quartier car elle prouve que quelques soient les circonstances qui nous amènent à Roche-Maurice, on finit inévitablement par l'aimer.

Tout comme moi.

Je n'ai peut-être pas rencontré tout le monde, ni eu tous les éléments en main pour pouvoir dresser un tableau complet et objectif de la situation de ce quartier, aussi je ne peux livrer ici qu'une conclusion toute personnelle qui ne saurait servir de vérité générale. Cette conclusion est celle d'un étudiant en école d'architecture cherchant à mettre les mots sur un travail qui touche à sa fin.

Roche-Maurice est un quartier unique à Nantes. Il est sans doute le dernier espace de cette ville où l'on peut encore sentir battre son passé ouvrier. C'est un passé nu, encore perceptible sur les ruines des usines pour lequel un quartier se bat pour que vivent ses souvenirs et que sa mémoire ne se perde pas. C'est un quartier qui force une certaine admiration, par son histoire et par ses habitants.

Le vrai défi du quartier ne se situe selon moi pas tant dans la recherche d'un nouvel élan communautaire que dans sa capacité à recréer une identité partagée par les habitants du quartier, anciens comme nouveaux. Les modes de vie ont évolué et rares sont les nouveaux arrivants d'aujourd'hui qui seront encore sur le quartier dans plusieurs dizaines d'années. La rotation des ménages empêchent de recréer une nouvelle mémoire collective, aucun groupe ne pouvant réellement vivre une expérience commune sur ce territoire. C'est donc véritablement la mémoire qui est la clé de voûte de ce quartier.

Les grandes opérations d'aménagement ont fait long feu. Le projet du Bas-Chantenay doit être très vigilant de ne pas reproduire les erreurs du passé et anticiper l'impact inévitable qu'il va avoir sur le quartier attendant. Roche-Maurice demande des opérations urbaines d'une toute autre envergure, relevant plus de l'acupuncture que du grand projet de ville. En somme, de ménagement plutôt que d'aménagement.

Il y avait une dernière rencontre que je voulais faire avant de clore mon investigation sur Roche-Maurice. Je suis retourné sur les quais dans l'espoir de la voir. Assis sur le banc tourné vers la Loire, j'étais seul à contempler le paysage.

Au bout de quelques instants, je la vis apparaître sortant des piles de l'estacade des quais de Roche-Maurice. Olga. La mascotte du quartier.

C'est une oie sauvage qui a perdu son escadron de vol. Elle n'a jamais finie sa migration. Certains disent qu'elle est blessée, d'autres qu'elle ne sait pas comment aller ailleurs. Ce qui est sûr, c'est qu'elle reste ici, depuis des mois déjà. Elle a trouvé un refuge à Roche-Maurice, comme beaucoup d'autres.

Tous les habitants m'en ont parlé et tous viennent lui apporter un morceau de pain à l'occasion. Olga, ce n'est pas qu'une oie égarée, c'est aussi tout un symbole car elle a réussi à recréer autour d'elle du lien entre les habitants qui se croisent un quignon rassis à la main. Elle est un catalyseur de la reconquête du quartier par ses habitants et le marqueur de la constitution d'une nouvelle vie communautaire. Les habitants du quartier ont de cette oie une vision collective, ils en ont fait spontanément leur emblème, sans concertation.

Il y a une reconstitution d'un imaginaire dans le quartier qui avait disparu. Il s'est adapté à son nouvel environnement et a pris la suite de l'ancienne toponymie du quartier ouvrier. Les gens parlent de nouveau entre eux avec un vocabulaire qui leur est propre. Il n'y a plus de « château » ou de « souterrains », mais il

Il faut lui laisser le temps de se réconcilier avec son environnement avant de chercher à lui en imposer un nouveau. Il faut lui laisser le temps de trouver une solution pour transmettre sa mémoire avant qu'elle ne soit une nouvelle fois mise en péril. Les habitants étouffent de ne pas trouver une oreille attentive à laquelle léguer leurs récits.

Il ne s'agit surtout pas de tomber dans l'écueil d'un « Trentemoult industriel », il ne s'agit pas de tomber dans la surenchère émotive, dans la sur-exaltation d'un passé où il ne serait plus question que d'une nostalgie artificielle sans mémoire. L'oubli du quartier a été jusqu'à présent un bouclier contre la dégradation de la mémoire dont flamme est entretenue dans le foyer d'une communauté soudée par le souvenir. Les potentiels changements à venir ne doivent pas détruire cette chance extraordinaire de construire un véritable projet urbain respectueux de la mémoire spatiale et sociale du Bas-Chantenay.

Roche-Maurice est tiraillé entre devoir de mémoire et droit à l'oubli. Il ne sera jamais rattaché au tissu urbain de la ville, le Port et la zone artisanale seront vraisemblablement toujours là. Roche-Maurice doit faire de ce décalage une force et le cultiver en toute légitimité car rares sont les îles terrestres.

Le quartier est une source d'évasion et est peut-être le dernier lieu où il est véritablement possible de se déconnecter de la vie de la métropole. Roche-Maurice est un quartier de bord de Loire et doit retrouver cette identité au même titre que les autres villages devant lesquels passe le fleuve. C'est à mon sens le plus grand travail à achever pour que se libère sur ce site l'imaginaire de l'utopie que provoque le passage des cargos devant un si petit fragment de ville.

La réhabilitation des quais est une étape allant dans ce sens, mais il y en a d'autres. Le « Grand débat sur la Loire » est une occasion d'élargir la discussion, à une échelle plus large que le quartier. La Loire à Roche-Maurice ne se résume pas qu'à ses quais, c'est aussi tous les autres éléments du paysage qui viennent rappeler la présence du fleuve. La reconquête de la Loire passera donc aussi à mon sens par la reconquête du Port et du pont qui sont des emblèmes en puissance de la ville de Nantes. Une mise en valeur sobre du patrimoine vivant, comme le pont de Cheviré et du silo à grains, permettrait de changer de regard sur ces monuments nantais méconnus en les faisant passer de source de nuisances à source de fierté.

A l'heure où le Grand Port Maritime de Nantes-Saint Nazaire souhaite s'ouvrir sur la ville, où Nantes cherche à renouer avec ce fragment d'elle-même, le moment semble opportun pour mettre un terme à l'isolement non pas physique mais psychologique qui pèse sur le quartier et effectuer ce changement de paradigme pour que Roche-Maurice ne soit plus au milieu de nulle part, mais soit au centre de tout autre chose.

Dans ce mémoire j'ai tenté de coucher par écrit un instantané de l'état du quartier. A moi-même je promets de revenir à Roche-Maurice dans plusieurs années pour voir son évolution et le chemin qu'il aura finalement emprunté. Peut-être ne serait-ce qu'à ce moment-là que je pourrais véritablement donner une conclusion à ce mémoire.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de références

- I. Backouche & N. Montel, *La fabrique ordinaire de la ville*, Histoire urbaine 2/2007 (n° 19), 186p
- C. Bidou-Zachariasen, *Retours en ville - des processus de «gentrification» urbaine aux politiques de «revitalisation» des centres*, Paris, Descartes et Cie, collection «Les urbanités», 2003, 267 p.
- L. Devisme, *Nantes, petite et grande fabrique urbaine*, Parenthèses, 2009, 272p
- D. Désveaux & F. Scali, *Imaginaire industriel | Leçon n°1: Le métabolisme respiratoire*, Les Industries du Havre, Archibooks et Sautereau éditeur, Paris, 2012, 122 p.
- M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Alcan, Paris, 1925, retranscription, 211p.
- P. Lassale, *La genèse d'un projet de renouvellement urbain - le cas du bas Chantenay à Nantes*, IAUR (Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de Rennes) - Université Rennes 2- Master MOUI (Maîtrise d'Ouvrage Urbaine et Immobilière), 2012, 62p.
- H. Lefebvre, *Le Droit à la ville*, Paris: Anthropos (2nd ed.); Paris: Ed. du Seuil, Collection «Points», 1968, 166p.
- A. Nicolas & T. Zanetti, *Usages de la mémoire dans les projets de renouvellement urbain. Le cas des espaces hérités de l'industrie française*, Articulo, special issu 5, 2014, consultable sur internet
- M-F. Mattei, *La ville ordinaire et la métropolisation*, PUCA, Appel à projets, 2013, 15p.
- T. Paquot, *L'Espace Public*, Édition La Découverte, Paris, 2009, 125p.
- P. Ricoeur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Éd. du Seuil, Paris, 2000, 676p. L'oubli, pp. 536-589.
- P. Secretan, Paul Ricoeur: de l'oubli, Autres temps, cahiers d'éthiques social et politique, 2001, numero 72, 90p.